



BARATARIA

Soyons impossibles, exigeons le réel

NUMERO 2

24 décembre 2005

SOMMAIRE

EDITORIAL

Alexandre Gambler

DERIVE

28 Octobre 2005

Hervé Guiader, Richard Negre, Elsa Guest,
Alexandre Gambler, Métié Fakra, Ben Gardeur

PLASTIQUES

Richard Negre, [Sur la ligne oubliée](#)

[La ligne orange](#)

[Bribes](#)

[Les Absents](#)

PLUMES

Métié Fakra [La ligne orange](#)
[Paris Saint Lazare-Les Mureaux-Miromesnil](#)

Elsa Guest [Bribes](#)

[Les Absents](#)

Alexandre Gambler [Jade](#)
[Jeux interdits dans le labyrinthe](#)
[Aussi dédaignée que le chaos](#)

*

ce gouvernement sur la tête et l'on verra des merveilles ; car qui a été bon écuyer sera bon gouverneur. »
Sancho Panza

Aimez-vous Swift ? Vous savez, les *Voyages de Gulliver* ? Attention, hein, les vrais, bien sûr, pas la version simplifiée, abrégée, prudifiée, amputée, défigurée, *remixée* ? Pas la version à *partir de 7 ans* ?

Oui ? Magnifique.

Alors imaginez un instant que vingt-cinq gouvernements laissent allègrement la CIA recourir aux enlèvements et à la torture sur leur territoire pour faire ensuite semblant de lui demander des comptes ; qu'un flamboyant *Prime minister* travailliste déclare pour justifier la fermeture d'une enquête sur les attentats du 7 juillet 2005 qu'« *on sait pour l'essentiel ce qui s'est passé* », tout en promettant que les victimes survivantes auront une « *image complète* » des faits ; qu'un ex-Kanzler socialiste se reconvertisse dans le pétrole germano-russe tout juste 20 jours après avoir quitté ses fonctions ; et qu'un gouvernement umpiste jette 700 personnes en prison *avant* de ressortir une loi datant de la guerre d'Algérie pour instaurer un « *état d'urgence* » des mois durant, tout en promettant aux « *jeunes musulmans polygames des cités non propriétaires d'un véhicule* », selon leur âge, une « *plus grande égalité des chances* » (sic), un « *plan Défense deuxième chance* » ou un « *très beau projet d'apprentissage junior* ».

Vous n'êtes ni à Lilliput, ni à Blefuscu.

BIENVENUE, VOUS ETES EN EUROPE.

Patrie d'Homère, Dante, Rabelais, Shakespeare, Cervantès, Goethe, Rimbaud, Kafka, Proust, Joyce. Sans oublier Picasso, Mozart et quelques autres. Je vous en prie. Mettez-vous à l'aise.

Imaginons maintenant que vous ayez emprunté par le plus grand des hasards à une amie les *Commentaires sur la société du spectacle* de Guy Debord malgré cette mauvaise réputation qu'il traîne depuis toujours (et qu'il mérite bien sûr). Imaginons que vous en êtes au bas de la page 91 et que vous lisez les mots suivants : « *On se trompe chaque fois que l'on veut expliquer quelque chose en opposant la Mafia à l'Etat : ils ne sont jamais en rivalité. La Mafia n'est pas étrangère dans ce monde ; elle y est parfaitement chez elle. Au moment du spectaculaire intégré elle règne en fait comme le modèle de toutes les entreprises commerciales avancées.* »

BIENVENUE, VOUS ETES DANS UNE ENTREPRISE COMMERCIALE AVANCEE.

*

Non, je ne parle malheureusement pas de Barataria (29°42'54" N, 90°6'58" O), qui ne bénéficie manifestement pas de l'hystérie sécuritaire ordinairement étalée au sein des « *entreprises commerciales avancées* » qui se respectent.

Cette île de Louisiane dont le corsaire Jean Lafitte, sans doute lointain descendant d'Alonzo Quijada, avait fait au XVIIIème siècle son quartier général avant de se faire malencontreusement bombarder par une flotte supérieure en nombre, et sur laquelle se trouve aujourd'hui, quelque part au sud de la Nouvelle-Orléans, la petite ville du même nom, a été frôlée de très près (à vrai dire à moins de 15 kilomètres) par les murs du cyclone Katrina fin août dernier suite à un démarrage de saison des tempêtes légèrement plus mouvementé que prévu probablement dû à un réchauffement climatique planétaire aussi inhabituel que bienvenu lui-même vraisemblablement dû à une consommation de pétrole légèrement plus importante que prévu ces 100 dernières années.



Barataria, Louisiane, après le passage du cyclone Katrina, septembre 2005
photo Joan Marie

Rassurez-vous, la seconde fois que le mur d'un cyclone de catégorie 5 (Rita) est passé dans la région cette saison-là (à vrai dire à plus de 1500 kilomètres cette fois... mais bon...) la population de la ville de Barataria, d'ailleurs paraît-il « à 85% blanche, chrétienne, monogame et propriétaire d'un véhicule » contrairement à celle d'autres quartiers nettement moins fréquentables, a finalement reçu un avis d'« évacuation volontaire » que nous reproduisons intégralement, pour le plaisir du réel, on ne sait jamais, par les temps qui courent, ça pourrait resservir.



Aaron F. Broussard
Parish President

NEWS RELEASE

Issued by:
Jefferson Parish Department of Public Information
Jacquie Bauer, Public Information Officer

For Immediate Release

Date: Thursday, September 22, 2005
Time: 10:30 a.m.
Event: Hurricane Rita
Advisory 1

Voluntary Evacuation for Jean Lafitte, Crown Point and Barataria

Jefferson Parish emergency managers have released the following as it pertains to Hurricane Rita:

VOLUNTARY EVACUATION

- A voluntary evacuation for the areas of Jean Lafitte, Crown Point and Barataria will begin at 6 p.m. this afternoon.
- Residents are asked to gas up their vehicles and pack essential items including important papers and prepare to evacuate the area.
- For those residents needing transportation, there will be a Jefferson Parish Transit bus at Jean Lafitte Town Hall, 2654 Jean Lafitte Boulevard at 6 p.m. tonight to pick residents up and bring them to the shelter located at Stella Worley Junior High School at 801 Spartans Drive in Westwego. ***This shelter is only for residents for the areas of Jean Lafitte, Crown Point and Barataria.***
- Residents wishing to utilize the shelter are asked to bring pillows, blankets and medicines, radio and batteries for a minimum of 5 days.

For additional information contact the Jefferson Parish Department of Emergency Management at 349-5360.

###

Nous sommes en revanche au regret de vous annoncer **qu'il n'y aura pas d'avis d'évacuation volontaire, ni pour les résidents, ni pour les visiteurs, ni pour les squatteurs—quelles que soient la couleur de leur peau, de leur passeport confisqué ou leurs convictions cosmologiques et sexuelles—du véritable archipel de Barataria**, celui que vous avez à l'instant sous les yeux, auquel vous pouvez écrire à l'adresse suivante (alonzopanzadeltoboso@laposte.net), et que vous pourrez même rejoindre en chair et en os, courant janvier ou février, toujours à vos risques et périls, en un lieu et à une date qui vous seront précisés ultérieurement mais 72 heures à l'avance, dans un cadre non prévu par l'état d'urgence, ni par la CIA, ni a *fortiori* par le *Jefferson Parish Department of Emergency Management*.

Nous ne laisserons personne nous faire évacuer, de gré ni de force, ce réel réputé sinistre mais que nous trouvons parfois (c'est bien sûr *tout un art*) singulièrement *stimulant*.

Comme disait je ne sais plus qui au début du siècle dernier : « *Ce qui enfin nous sauve, c'est d'être sans abri.* »

Quant à vous... eh bien, à vos *abris*.

Respectueusement,

El gobernador de la veridica peninsula de Barataria

Alonzo Panza del Toboso

Nous ne ferons dans ce bulletin aucune concession au public.

*

DERIVE

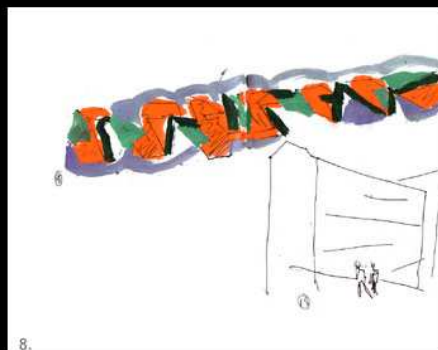


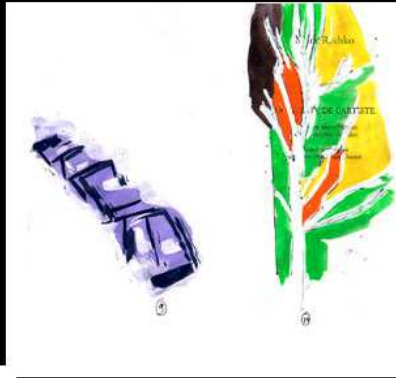
En cette nuit d'octobre, les habitants de l'île de Barataria ne manquèrent pas de peinture, ni d'imagination dailleurs. Ils avaient heureusement pensé à prendre avec eux un grand escabeau.

*

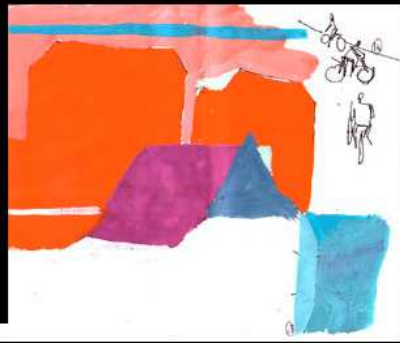
PLASTIQUES

Sur la ligne oubliée





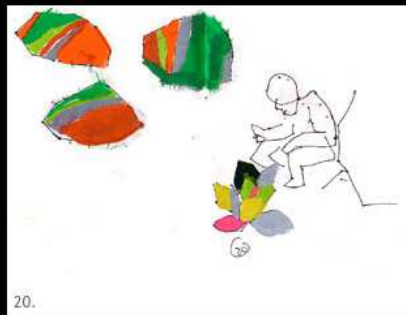
9.



12.



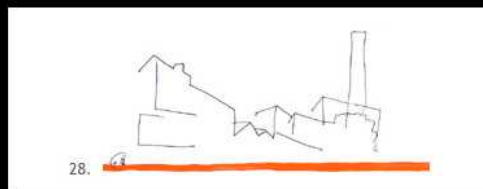
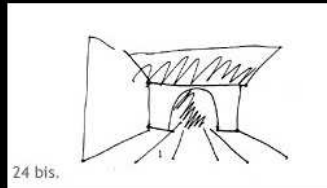
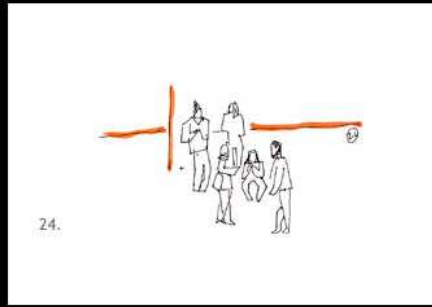
15.



20.



21.



Richard Negre

*



La ligne orange

J'ai le souvenir d'une nuit sur la petite ceinture... Nuit du 28 octobre qui par un certain nombre de mémoires est partagée.

Une petite ceinture est un ruban, une bande dont on s'entoure la taille pour ajuster un vêtement. C'est ce qui entoure. La petite ceinture entoure Paris et serre la ville sur elle-même.

Je me souviens que le 28 octobre je m'étais levée pleine d'angoisses...angoisses de moi et angoisses du monde. Que j'avais ouvert les yeux sur le déchirement des mes tissus. Triste matinée envahie par la mort du monde. Et que j'avais marché cette journée avec presque à chaque instant la peur du monde. Alors que le monde ne mourra sans doute jamais et que je mourrai peut-être avant lui...

Le soir j'ai cherché un P.C. (petite ceinture). Les chantiers du futur tramway (des rails plats). Des mecs. Des zonards sur les chantiers. Des clodos. Je porte une casquette qui me rend je trouve très parisienne. Je longe les chantiers à la recherche déjà d'un élément mobile de la petite ceinture. J'ai peur. Le mec qui marche devant moi finit par se retourner pour me dire...

Quelle connerie que la peur. Je consacre beaucoup de ma vie à la peur.

Des jeunes habillés en militaire (des néo- nazis). Le 14^{ème} dans ses limites immense zone de massacre du monde. Me dis-je, et je sors je suis dehors au monde offerte livrée vulnérable.

Porte de Charenton, tièdes lumières urbaines sur béton.

Le jeune garçon blond présent absent au téléphone me réchauffe le cœur tout en me remplissant de vide.

Quelle connerie de se remplir de vide.

Sans être dessus ou dedans, je marche ça y est le long de la petite ceinture, la nôtre, la nôtre. J'ai cru voir dans le tunnel de nos premières œuvres un reste du tableau du peintre. J'avance.

Trois silhouettes sur la voie, ombres.

Puis tous sont là, sauf l'Indien qui a mal à la tête. Saurons- nous être Indiens...

La ceinture c'est aussi ce qui sépare, ce qui isole, ce qui délimite. La petite ceinture ferme la ville sur elle-même. La ceinture est une frontière... vers la ZONE parisienne, *ce grand abandon mou qui entoure la ville, là où le mensonge de son luxe vient suinte et finir en pourriture* et vers le feu...

Nous suivons les rails, ensemble, du moins à côté, silencieux et bruyants. Quelques minutes de conversation intime arrachées parfois à l'un l'autre. Sur la petite ceinture dans une nuit aux éclairages obscurs je crois tout à coup que je n'ai plus peur. Nous sommes dedans et dehors de la ville. Serait-ce une bulle.

Coups échangés entre nous, tentatives féminines assez vaines pour faire tomber l'homme-arbre.

La fille aux cheveux rouges,

Le compagnon idéal,

Une voix qui crie, décidément, *il y a toujours quelqu'un qui vous chasse...*

La ligne orange du peintre sur un mur déjà tagué qui évite nos corps, ligne orange brisée par nos corps.

Tunnel, et tout d'un coup les angoisses évanouies viennent écraser le cœur, la poitrine, écrasée. Ecrasée dans le tunnel sans fond sans fin, dans ce silence opaque parcouru de lumière soubresauts. C'est la peur du corps, la peur du noir, la peur de l'air qui manque.

Je pense alors à Kafka.

Il y a aussi ce commentateur chinois qui meurt en croquant des pilules d'immortalité.

Quelle mort exquise.

Et Cravan énorme bête sur une affiche de combat.

L'air me revient. Un signe de l'absent alors blond me fait sentir mon vide. Quelques mots suffisent.

Alors que le compagnon idéal me ravit comme à son habitude, l'esprit et le cœur.

Nous avançons sans avancer avec des pauses mais de pied solide, notre avancée est droite et en courbe, une ligne rassurante sur l'arc de siècle de Paris.

L'arc de nos corps tendus dans la nuit, une ligne orange brisée par endroits.

Je n'ai jamais eu l'impression si forte d'aller et d'être quelque part,

l'opacité énorme des tunnels mais surtout l'espace par nous créé déborde et avale la ville, quelle ville, j'ai le sentiment d'une liberté resserrée sur elle-même... Nous sommes dans un espace concédé mais malgré tout nous sommes entre

Et la gratuité totale de nos pas, leur inutilité, les traces qu'ils ne laissent pas sur les rails, oui, nous ne faisons que passer.

Une petite ceinture c'est aussi l'espace entre- rendu par nos vies momentanément habitable. (Ma vie momentanément habitée).

Les autres parfois je les regarde, je me tiens en arrière, ces presque étrangers avec lesquels je marche dans la nuit, morceaux d'ombres à peine reliés par une ligne orange brisée sur un mur.

ce n'est pas *in girum nocte...* mais *nous marchions obscurs dans la nuit solitaire*, obscurs dans la nuit orange.

Oranges.

Compagnons de dé-route se rejoignent pour donner sens à la nuit à leur nuit à la nuit. Le rire en basse sonore du compagnon

PETITES LUMIERES ; la nuit elle-même nous sert de guide.

Canal de l'Ourcq. Une image de la banlieue de Londres me revient.

Une silhouette en haut de l'armature métallique.

Petit bras de la seine, nous ne sommes pas sur une île.

Dead end. La Seine.

Alors je troque ma liberté contre une semi-errance dans Paris dans l'énerverment de la course du rire et de la fatigue. Rire en basse sonore du compagnon.

Plus rien n'est si facile une fois que l'on a quitté la petite ceinture, c'est la ville déserte dans ses détours et ses contours qui nous possède à nouveau.

Nous errons encore à quelques souffles, nous cherchons

Le départ et finissons par trouver au moins des voies, des rails, la gare du Nord et

L'arrivée. Des croissants et des œufs. Le rire basse sonore qui répond aux claquements de doigts électriques aigus de la petite ceinture. Un écho, le rire de la tôle. Du chocolat. De la satiété. De la fatigue. De la peinture orange. Du métro.

La nuit seul près de chez soi, où l'on marche tous pensant peut-être les uns aux autres ou peut-être à d'autres, de ceux qui nous attendent. Ou ceux qui sont là mais ne nous attendent pas. Ou ceux qui ne sont pas.

Je rentre dans mon sommeil et le jour qui suit je ne me nourris que de rien. Je me laisse déborder dans le rien. Décidément, me dis-je, j'ai *l'âme débraillée comme une braguette...* La ceinture me manque pour me resserrer sur moi.

Je rêve à une force centrifuge, éternellement fuyante hors d'elle-même, qui échappe toujours aux formes, aux lois, et jusqu'à la pensée qui voudrait la fixer.

Le même jour je rencontre le garçon de la machine. Qui n'a pas de blondeur mais un sourire. La ligne orange me tend un instant vers la nuit passée... mais se brise... je reste livrée vulnérable au rien de ce sourire qui se tend et creuse de minuscules fossettes lumineuses me perd dans et hors de moi. Vulnérable... pauvre petite fille.

*

Paris Saint Lazare-Les Mureaux-Miromesnil

*Ce qui est dur et raide accompagne la mort.
Ce qui est tendre et faible accompagne la vie.*

Une nuit les voitures commencent à brûler.

Je me protège de la télé ; c'est la veille de la rentrée des classes. Je suis jeune professeur en établissement difficile en zone difficile, en plein cœur de la Zone tout court.

Ma mère m'appelle et me dit de faire attention, aux Mureaux... Faire attention à quoi.
La nuit les voitures continuent de brûler.

Rentrée. Je n'ai aucune envie de faire mes 1h30 de trajet pour aller au lycée. Rien à voir avec la peur. La lassitude et l'écoeurement d'aller là bas parfois, où l'on ne peut rien faire que constater les dégâts et tenter de prévoir la détérioration à venir.

Les Mureaux sont situés au cœur de la vallée de la Seine, carrefour de communication à l'entrée de la Normandie et du Vexin. A 37 km de Paris, bénéficiant d'un accès direct à l'A13 et à proximité de l'A14, la situation géographique des Mureaux est un de ses atouts majeurs. La gare SNCF des Mureaux permet un accès direct à la gare Saint Lazare en 37 minutes. La moitié du territoire communal est recouvert d'espaces verts et vous pourrez bénéficier du cadre privilégié des bords de Seine... Code Postal : 78130 Distance de Paris : 37 km

Gare des Mureaux, quelques degrés de moins, habituel brouillard matinal sur la cité.
Dans le bus qui me balade une partie du chemin de la gare au lycée un petit vieux cherche à repérer des carcasses de voitures brûlées. Je ris jaune (intérieur).
Tout d'un coup il en voit une et la montre à sa femme, fier. Ils sont bien contents.
Tu vois, ici aussi ça a brûlé...
Les Mureaux restent les Mureaux... Bien sûr ici aussi ça a brûlé...
Je marche jusqu'au lycée. Marche quotidienne qui me fait longer le parc. Silhouettes fantomatiques des arbres dans le brouillard. Climat propice au fantastique me dis-je (car j'étudie des nouvelles fantastiques avec mes élèves de seconde).
Je marche.

Les Mureaux. Les premiers habitants s'établirent au bord de la Seine, environ 3000 ans avant notre ère et inhumèrent leurs morts dans une sépulture collective mégalithique, principal vestige de cette première agglomération. Un village gaulois puis un port fluvial gallo-romain lui succédèrent. Au Moyen-Âge, le village des Mureaux est un fief du comté de Meulan et dépend de la générosité de la comtesse, Agnès de Montfort, qui le dote d'une église et d'une maladrerie. Les rois capétiens résident dans leur hôtel de Beauséjour et au château des Mâcherus, tous deux disparus. Source : <http://www.mairie-lesmureaux.fr>

Lycée, salle de profs.

Le conseiller principal d'éducation raconte des histoires terribles, je l'entends de loin. Voix pleine qui transperce les murs de la salle fumeur, où je ne suis pas. Car, comme à mon habitude, peu consciencieuse, je prépare mes cours à la dernière minute... Des meutes promenant sur des pics des têtes. Comme les Apaches, ou les Navajos... A Mantes-la-jolie. Emeutes de ? j'ai déjà oublié, j'ai tant de mal à me rattacher au passé qui m'appartient et m'échappe ; le sous-passé qui se lit et se découvre par efforts successifs que je peine à fournir, paresseuse comme je suis.

Les élèves. Réguliers avec leur absence de culture, leur difficultés de langue, leur non-appartenance à l'histoire. Ils écrivent malgré tout mieux que ceux d'Issy-les-Moulineaux, comme quoi « les jeunes » et « les villes de banlieue » se valent sur certains points.

Salles des profs.

Rapport ; Bombes lacrymogènes et fumées à mon étage. Moi je n'en ai rien vu bien sûr.

Le soir, suite à l'agression d'un conducteur, j'attends le train longtemps. Beaucoup de monde sur le quai. Des femmes africaines en boubou attendent dans les escaliers. Il fait froid.

Je n'ose toujours pas regarder le journal télévisé. Les dépêches me satisfont amplement. (EMEUTES, VIOLENCES, VOITURES BRÛLÉES, ÉCOLES, RACAILLE, BUS, GYMNASSES, PHOTOGRAPHE, HOMME, VOITURES, ÉCOLES, FEU, KARSHER, DEPOT, FEUX, RACAILLES...)

Tout cela a commencé avec les deux jeunes morts dans un groupe électrogène EDF

Combien de jeunes, combien de morts, combien de bavures (me dis-je...)

Les mots de Sarko. Cette qualité de langage qui le caractérise, qui lui fait trouver de subtiles images et métaphores, des expressions choc dont les Français raffolent, il le sait et peut donc s'en féliciter : « Il a une nouvelle fois employé les mots "Karcher" ou "racaille" estimant même que, "compte tenu d'un certain nombre d'individus", le vocable "racaille" était "sans doute un peu faible" » (dépêche AFP 20/11)

Ma famille aux USA s'inquiète et m'écrit. Rappel des émeutes de 65 à LA, échec et répression. Configuration peut-être similaire. Résultat similaire attendu.

Je découvre que les journaux américains se poulèchent des violences françaises, bien sûr que la société française (aussi) va mal...

La nuit, les voitures brûlent, et le passé, et l'avenir...

Mureaux. Les hélicos tournent autour du lycée, au-dessus de nos têtes, en pleine journée. Agacement des élèves, de moi-même, exaspération. Les élèves de toute façon ne veulent rien savoir, ils se coupent avec fierté de leur passé (de soumission, d'esclave qui les rattrape malgré tout, comme moi...)

Nous sommes surveillés bien sûr, pour le bien de la nation.

Le proviseur nous demande de faire appel aux vieilles notions de respect et tolérance, mots vidés de leur sens à force de servir de matraque à la République. Je ne tiens aucun discours. Je préfère me taire. Les élèves ont envie que tout explose, naturellement, que leurs vies et leurs villes explosent.

Phénomène bizarre pour la saison, quelques guêpes pénètrent dans ma salle de classe. Peut-être remués par le brassage d'air des hélicoptères... Rires qui détendent les visages raidis par la colère.

Dans le parc à immigrés qu'est mon établissement polyvalent surtout professionnel, j'ai la chance d'avoir les classes les plus blanches et les moins remuantes. Les élèves qui, la nuit, ne vont pas forcément brûler des voitures. Issus des familles ouvrières plus anciennement établies, ou des villes du coin, après avoir transité par d'autres établissements ils sont arrivés ici. J'essaie d'interroger en silence l'absence de mémoire de ces adolescents. Leur vie doit être de la même qualité de merde que celle des élèves venus d'ailleurs, moins quelques humiliations quotidiennes, quelques discriminations, mais avec des soumissions en plus finalement, cet esprit de soumission acquis qui fait *qu'ils n'ont plus besoin d'avancer à la trique...*

Explication sur la présence des hélicos : guet-apens tendu la veille par les jeunes aux flics. Depuis les toits de leurs immeubles ils balancent des ustensiles, du gros électroménager.

Une révolte électroménagère... si seulement ils voulaient bien jeter leur télé. Quelle génération. No past no future...

Moi aussi comme beaucoup je me lamente platement sur le fait qu'ils ne lisent pas, ne maîtrisent pas la langue, ne semblent pas capables de « dépasser » la violence pour construire un discours qui légitimerait la violence. Car l'histoire se fait dans la violence, mais la violence à elle-seule n'est pas l'histoire, du moins je crois...

La nuit les voitures brûlent. Feux qui illuminent de cité en cité les banlieues.

Feu qui se propage à l'intérieur de Paris assiégée, Paris entourée de ses banlieues cités, et vers l'extérieur, la Province.

La France prend feu.

Je n'ose pas regarder la télévision.

Les jours et les nuits de feux crépitent, impuissance de la police, tension, haines qui augmentent. Pour ma part c'est juste, d'avance, l'éccœurement et la lassitude.
Les gens me parlent avec des yeux inquiets.

Sarkozy en profite pour tout centrer sur la question de l'étranger qui doit cristalliser les haines des autres. Les étrangers en situation régulière pourront être renvoyés du territoire. Il y a, sur cette terre, des gens qui sont étrangers partout. Pour eux le monde s'ouvre et se referme, gigantesque prison...

Ils l'ont bien mérité en un sens, ingrats et irrespectueux comme ils le sont envers tout ce que leur a offert la république française, cette belle république, la France...

Je vois les vieux murs de la Santé se dresser à toutes les frontières... J'en tremble, le froid de la pierre sur la peau. Je lis aussi :

La Méditerranée, une mer de barbelés ? L'Europe, une forteresse ?

Et tout correspond.

L'état d'urgence et le couvre-feu sont le resserrement officiel, palpable et organisé de notre monde. Le meilleur savez-vous, c'est que d'après le grand sondage CSA, les Français sont aujourd'hui (20/11/05) bien satisfaits de tout cela :

PARIS (Reuters) - Après trois semaines de violences urbaines, une majorité de Français approuvent la fermeté montrée par le gouvernement et demande un renforcement du contrôle de l'immigration, selon un sondage de l'institut CSA publié par Le Parisien Dimanche.

Sur 957 personnes de plus de 18 ans interrogées le 16 novembre, 68% se déclare favorables à la prolongation pour trois mois de l'application de la loi de 1955 sur l'état d'urgence - prolongation votée la semaine passée par le Parlement.

Elles sont 56% à se dire favorables à une définition plus restrictive de l'application des règles du regroupement familial pour les travailleurs étrangers, dans lequel des dirigeants de droite ont dit ces derniers jours voir une des causes de la crise des banlieues (29% contre).

De même, 55% des sondés se déclarent favorables à l'expulsion des étrangers, même en situation régulière, condamnés pour violences urbaines (40% contre).

Selon Le Parisien, qui cite les résultats du sondage CSA, 48% des électeurs socialistes interrogés soutiennent cette mesure défendue par le ministre de l'intérieur Nicolas Sarkozy et rejoignent ainsi 75% des sympathisants de l'UMP et 82% de ceux du Front national.

Et :

Le Parisien tire de ce sondage la conclusion que "la France vire à droite"...

La nuit, les voitures brûlent moins, et surtout en province. Le danger s'éloigne de la capitale. On réprime plus facilement loin de Paris.

Les Mureaux. Un collègue me ramène à la gare en prenant un autre chemin que d'habitude, il ne tient pas à traverser le quartier des « Musiciens » en ce moment, la cité craint... Je suis bien d'accord... avec ou sans animations nocturnes, avec ses tours et ses bars, et malgré le Programme d'Initiative Communautaire URBAN lancé en 96 qui prévoit toute une liste de restructurations, de développements d'activités... (peut-être qu'il faut pour survivre savoir se satisfaire de peu, je ne sais pas, mais faut-il SURVIVRE ?), les Mureaux ça reste la ZONE...

D'ailleurs nous vivons dans LA ZONE, le monde entier est ZONE où l'exil est impossible. Mon esprit aussi devient une gigantesque ZONE.

Et cela sans même avoir regardé un seul journal télévisé pendant toute la durée des « événements », car, comme d'habitude, ces actes de révoltes seront classés au vaste dossier « événements », ce qui permet d'oublier très vite le référent... ce qui permet d'oublier très vite.

Hier, 19/11/2005, lors du meeting de l'ump, le ministre de l'intérieur a donc pu dire que "la République [était] de retour" dans les quartiers difficiles, et a attribué l'embrasement de ces trois dernières semaines à l'action de "démantèlement des bandes" menée depuis peu par les forces de l'ordre.

"La première cause du chômage, de la désespérance, de la violence dans les banlieues, ce n'est pas la crise économique, ce ne sont pas les discriminations, ce n'est pas l'échec de l'école. La première cause

du désespoir dans les quartiers, c'est le trafic de drogue, la loi des bandes, la dictature de la peur et la démission de la République", a-t-il affirmé.(dépêche AFP 20/11).

Bien sûr notre ministre connaît les causes profondes du mal qui atteint et cherche à détruire le pays par le feu. La police victorieuse des trafiquants de drogue.

Si jamais les « voyous » eux-mêmes ne vivaient pas assez dans le monde fantasmé de *Scarface*, il est bon en effet que leur ministre leur rappelle quelles images héroïques ils doivent plaquer sur leurs vies minables.

Hier, vers 20h20, je sortais du métro Miromesnil pour aller voir le garçon dont les coins du sourire me plaisent tant. En remontant les escaliers je remarquai plusieurs jeunes hommes vêtus avec une élégance de mauvais goût (si je puis dire...), des jeunes hommes qui se ressemblaient, et je me fis bien sûr la remarque passablement sottise que ces bourgeois du 8^{ème} arrondissement avaient tous le même air ampoulé... Arrivée à l'extérieur, peut-être pour les suivre quelques instants, je pris la rue de La Boétie dans le sens opposé à ma destination. Un rassemblement un peu plus loin dans la rue, une grande tente bleue dressée sur laquelle apparaissent les mots « mouvement populaire ». J'avance. Quel mouvement populaire ici dans le 8^{ème}, rue de la servitude volontaire... ? C'est L'UMP, je n'avais pas pris la juste mesure du nom de ce parti... je me retrouve à traverser ce rassemblement populaire... me frayer un passage dans la foule... l'écoeurement me submerge... Pourquoi ? tout ça est assez drôle finalement. Hier aux Mureaux, la nuit les voitures brûlent, ce soir prise dans le flot du Mouvement Populaire... j'arrive à en sortir. Je me dis quelques instants que je devrais rester, les regarder les écouter, attendre le cher Sarkozy et sa victoire...

Je fais demi-tour. La nuit mon cœur et mon courage brûlent. Le cœur et le courage sont une seule et même chose pour les Chevaliers. Je suis mon chemin vers le garçon dont les coins du sourire me plaisent tant et qui m'embrassait si maladroitement au bord de la mer, il y a deux semaines peut-être, à Trouville, sous une pluie froide et très fine... Les gouttes se fondent en larmes. Je me laisse fondre en moi-même. Il habite là, ici, dans le 8^{ème}, un bel immeuble haussmanien dont il est fier. Son sourire va me réchauffer. Lui qui ce soir pourrait participer au Mouvement Populaire... Je suis non loin du Mouvement Populaire, mais surtout la servitude volontaire au cœur, je cède au sourire et je laisse brûler cœur et courage ou plutôt pourrir, fermenter. Tout en ayant l'air de défendre de belles causes. Je suis esclave de la facilité, de la chaleur, j'ai honte, mais pourquoi, tout ceci est très drôle finalement. Je suis raide et dure, tendre et faible, lâche surtout... Lâche dans tout le corps et l'esprit...

En naissant les hommes sont tendres et faibles

La mort les rend durs et raides

En naissant, les herbes et les arbres

Sont tendres et délicats

La mort les rend secs et maigres.

Ce qui est dur et raide accompagne la mort.

Ce qui est tendre et faible accompagne la vie.

LAO-TSEU

Métie FAKRA

Bribes

1. Retour.

Lorsque je l'ai revue à sa demande dans cette petite maison de la côte où elle s'était installée il y a quelques années, j'ai été frappé par le calme illuminant son visage, comme si l'extrême vieillesse avait lavé ses traits de ce qu'une vie de questions et d'errance y avait laissé de tendu. L'harmonie s'y était glissée à nouveau, imprimant à l'ovale à travers le sourire et les rides une plénitude proche de ce qui m'émerveille chez les tout jeunes enfants. Pourtant. Toi ,tu le sais peut-être, il y a ce vide dans son regard, ou plutôt c'est comme s'il était rivé quelque part ailleurs sur cet horizon qu'elle a choisi. Je lui parle et c'est comme un fil tendu entre ses yeux et un point bien précis sur la toile éblouissante qui miroite à perte de vue. Bleu, vert et argent selon l'heure et le temps. Un point lié à toi je ne sais comment. La concentration, la tension de ce regard t'est liéé, presque dédiée. J' y vois peut-être des milliers d'histoires de pirates, de magiciens, de cavalcades et de miracles comme sortis des rêves d'une

enfant, le vent en pleine face des jours de liberté absolue, les chemises où l'on est comme nu, les coudées franches...Toi, tu aurais vu cela.

Tu le sais peut-être parce que c'est pour toi qu'elle a écrit. Des centaines de feuillets épars. Elle me dit que ce n'est pas grave qu'ils volent un peu au vent qui passe alors à travers les claies, qu'après tout ce qui est important c'est qu'ils soient là quelque part, que les mots peuvent bien voler doucement quand le vent le veut. Elle rit.

Sans trop savoir pourquoi je suis pris d'une vague urgence; je les ramasse soigneusement. Ils y en a de toutes sortes, des papiers de riz destinés à la peinture, rugueux et tellement fins qu'on manque toujours de les percer, que l'encre s'y infiltre et s'y diffuse avec bonheur, à toute vitesse, des feuilles de carnets à dessin très épaisses où elle a écrit d'une plume large avec cette couleur que tu aimes "Bleu des Mers du Sud". Il y a parfois des numéros crayonnés à la hâte, des esquisses qui se chevauchent dont beaucoup semblent représenter des yeux, stylisés et très marqués comme sur les hiéroglyphes. Des portraits de toi aussi je crois. Ce visage d'aigle ou de statue. Ces yeux à demi bridés ton grand corps avec ces cheveux d'ébène jusqu'aux reins... Je me mets à parler comme elle...Il y a des passages presque ou totalement illisibles. Un mot en guise de titre dont la première lettre est effacée, "detour" peut-être.

Elle parle peu. Mais c'est comme si j'avais tout compris.

2. Départ.

Printemps. Mai. 00h04- Mon cœur bat très fort. Le quai dans la lumière des néons à Gare de l'Est. Mon cœur me frappe à m'étourdir de ce qui vient juste d'arriver. Terrassement. Je suis transie de joie si libre enfin, trop libre, j'ai peur. Tous les gens, toutes les choses, tous ces métros qui vont passer. Sans ton visage d'aigle. Je suis là debout sur mes jambes tremblantes. Maintenant, c'est sûr...et ces quelques secondes tombent comme des gouttes géantes sur le béton. Golden virginia. Le paquet vert est bien dans ma main. Il y a comme ta voix qui me dit encore: "respire!". Mon bras est toujours bien dans son plâtre avec toutes les devises que j'ai pu me trouver depuis inscrites au marqueur. Oui, mon amour je respire. Je te promets, ma poitrine, mes épaules, tout cela est bien accroché, comme à un fil bleu disais-tu. Un fil tendu à l'infini vers la voûte, vers le haut quand tu posais tes grandes mains sur mes omoplates en poussant que je me montre fière. Tes incantations murmurées: "Tu es ton souffle, ton pur souffle, allez!" Tu me faisais violence un peu avec tes mots impérieux mais quel envol quand je me suspendais à ces mots! Ce fil bleu... Les épaules basses et déployées en arrière, la tête, la nuque abandonnées, plus que le souffle bleu qui fait presque mal et qui libère.

Les gens sur le quai d'en face ont l'air si tranquille, ils sont la gare, rien que la gare et toute la gare et se foutent bien de savoir que mes jambes tremblent. Elles tiennent pourtant.

Partir pour voir si l'on est vraiment libre, si les rues continuent de vibrer dans la froideur et les vapeurs banales, si les bus ont toujours ces bruit lourds de contrecoups et de freinage avec ce soupir pataud, si les lumières vacillent comme d'habitude entre les voix qui se hêlent.

Les gens sur le quai d'en face, je les prends en photo maladroitement parce qu'ils sont exactement tout ce que je ne suis pas à cet instant. Ils ne trouvent même pas ça bizarre. Je suis encore capable de faire ce genre de trucs. Prendre en photo les gens d'en face qui sont si tranquilles. Tu aurais souri de ton air malicieux.

Dernier rougeolement, j'écrase doucement le minuscule mégot. J'ai l'air fin avec mon gros Fujica, mon bras cassé et mon chagrin d'amour. Je croise les bras comme je peux comme pour me serrer moi-même, j'enfonce la tête dans les épaules, j'enfouis mon nez et ma bouche dans l'écharpe douce.

3. Promesse.

Été. Juillet. 16h21. Je la regarde. Elle me regarde. Ses yeux verts plantés dans les miens. Enfin peut-être. Son regard fou. Et puis elle se tourne. Ses épaules tour à tour qui se lèvent et se reposent, se contractent et se relâchent dans un balancement sûr. J'entends les cris peureux et euphoriques des enfants qui s'émerveillent, leurs grands soupirs bouche-bée: "Wouaah!". J'entends les voix des hommes comme un écho d'un autre monde où il faudra toujours parler, penser, et dire ce que l'on pense. J'entends le silence feutré à ses oreilles à elle qui guette pourtant. Peu à peu je n'entends que ce silence comme si les mots autour ne venaient que frapper doucement à une porte qui ne s'ouvre pas. Leur sens ne compte plus, plumes se posant à la surface d'une eau profonde.

Je suis accroupie devant elle parce que mes jambes se fatiguent vite de tenir quand elles sont raides et droites, quand mes reins se tiennent comme des pierres dans un mur bien fait. Cela fait longtemps que je la regarde. Cela fait longtemps que je devais venir. Cela fait longtemps que je n'avais

pas vu un être aussi beau, dont la simple présence est une jouissance. Et pourtant il y a la folie de ce regard qui se révolte ou qui menace. Enfin peut-être. Il y a ce pas trop rapide et puissant pour un tel espace, cette assurance folle du mouvement qui n'est que lui-même, intensément.

Mon regard arrêté un instant dans le vague à rêver, je tombe à nouveau soudain sur ces yeux fixés sur moi j'en suis sûre. Après un sursaut je m'abandonne encore à la fulgurance de sa beauté, du fil évident tendu vers moi, entre les barreaux. Pour bien dire; j'en prends plein la gueule, de son regard. Il a aussi quelque chose de doux. Se laisser vaincre par ce vert et ce noir entremêlés à l'étonnante et sombre lumière. Je me souviens de ma mère quand elle imitait le feulement des panthères dans mon cou de petite fille. Plaisir et peur mélangés.

Ses yeux, ils couvent une tempête sourde et basse, le grondement d'un ciel prêt à crever en trombes. Des nuages marbrés dont s'accélère la course sur des falaises irréelles. Les herbes qui s'écartent en silence sur son passage, sur notre passage. Moi et la panthère enfermée du Jardin des Plantes. Je pense très fort en fronçant les yeux, je lui dis qu'elle inspire les poètes... S'ils savaient... me disent ses yeux. Enfin peut-être. Je lui dis; ta colère et ta soif je les connais je te promets un voyage à travers le monde, la course éperdue et le vent plein dans la face... Ton ressort, cette envie de bondir, la détente implaquable tout au long des cuisses je la connais, elle m'habite comme la colère m'habite de ce bras qu'on m'a cloué en trois points, bricolage pour aller sur le front des concours prestigieux de l'intellect parisien après "fracture-extrémité-dystale-radius-gauche-basculé-postérieure". Elle m'habite comme la colère devant cette grande ville morte qui tue dans de petites chambres grises, elle m'habite comme la jeunesse bafouée de cet amour mort il y a quelques semaines. Les yeux verts en face immobiles. Je ne peux que leur promettre de vivre comme elle vivrait sans ces barreaux, en espèce de panthère, mes combats mes désirs imprimés dans la moindre détente possible du moindre de mes muscles, en hommage infidèle à ton amour au visage d'aigle.

4. Frères.

Été .Juillet. A toute heure du jour et de la nuit. Il me tend un gobelet rempli à ras bord de whisky. Il sait très bien que je ne le finirai pas. Il exagère toujours. A l'heure où le quai St Bernard presque rouge se vide en pelotes lasses de passants, la lumière s'effraye en caressant ce lieu qui échappe encore un peu aux circuits intégrés de la capitale. Presque comme d'habitude nous sommes là, les jambes ballantes au dessus de l'eau. Je fixe mes mollets qui s'arrondissent ou s'allongent alternativement dans le mouvement régulier. Presque comme d'habitude nous avons effeuillé tous les noms de nos répertoires pour trouver des compagnons de taille pour la nuit, ceux dont nous ne disons pas avec des voix brutales qu'ils sont de « petites frappes », ceux qui ne nous quittent pas dans un sourire gêné alléguant du fameux « dernier métro » des circuits intégrés. Nous sommes les rois des quais, rois de misère, rois que les divertissements ne sauvent pas, toujours avec cette idée qu'il nous manque tout de même un peu de courage pour quelque chose de plus grand que nos fiefs et nos échappées nocturnes.

Une péniche passe brutale et nous éblouit de toutes ces forces. Fronçant les yeux sur les ondulations fluorescentes des vaguelettes sous les phares, nous pestons en riant sur ces bras levés qui nous saluent, ces bras de touristes dans « une ville de rêve », qui croient fermement à l'établissement d'un contact avec ces pittoresques autochtones; nous, les jambes ballantes, presque comme d'habitude. Il faut vraiment partir; cette phrase occupe ma tête sans que je sache vraiment si je la désire encore, si je la comprends encore. Sans savoir si je veux fuir, m'échapper, m'évanouir, disparaître, je me dis qu'il serait tout de même plus judicieux de réapparaître, ou de faire apparaître, d'ailleurs auprès de l'être... Heureusement qu'il y a ces sons qui chatouillent doucement, quand je les prononce, le lissé miraculeux des ondes fluviales, pour apprivoiser la peur de la mégapole et des flux humains, oubliés d'eux-mêmes à perpétuité, qui glissent imperturbablement sans altérer d'un pouce ce qu'on a prévu pour eux, ce qu'on a prévu qu'ils soient. Mais j'ai peur. Quand même.

Mon gobelet reste impassiblement plein. Nos propos songeurs ou banals ne font que sortir de nous, sons qui nous bercent presque comme d'habitude. Lui, disons que c'est mon frère, lui aussi DOIT partir, il le sait, il la sent aussi cette ville morte, comme toi, mon amour, tu avais coutume de la déplorer et de rêver à une vie de pirate ou de troubadour, de magicien. Nous sommes beaucoup, en fait à désirer ce voyage salvateur. Il y a peut-être ce soir quelques dizaines de personnes sur ces quelques millions à savoir la perte qui nous attend, à vouloir fuir, mais il ne s'agit pas de fuir, il s'agit d'être comme les circuits intégrés nous l'interdisent, de goûter la durée autrement, de laisser les choses à nouveau nous habiter, de nous laisser à nouveau les uns les autres s'habiter. Nos rires, nos pantomimes, nos grosses voix feintes sont là pour l'oublier, faire semblant d'oublier le danger de notre résignation, le courage qu'il nous faudrait pour créer cet ailleurs.

-Alors c'est pour bientôt...

-Quelques jours...

-Pourquoi ce pays ?

-Parce que c'est le seul qu'un jour j'ai quitté les larmes aux yeux comme on quitte sa mère, sa terre, sa chair, son sang, le sein indispensable... Mais cette nuit ici sur les quais est encore nôtre, après tout ce n'est pas le lieu qui fait l'échappée...

-Qu'est-ce que tu veux dire ?

-Que nous nous sommes déjà ravis maintes fois au temps pourri du grand monstre mégalo-pole, sur ces quais ou ailleurs, juste à rire, défaire les panneaux du décor urbain, jongler de mots qui cinglent pour du beurre, boire ou manger encore parce que c'est bon, monter encore sur les échafaudages parce que quand même, on va pas s'arrêter en si bon chemin et puis cette fille endormie au sixième nous fait frémir - ne surtout pas la réveiller elle pourrait prendre peur...

-Je vois.

Cette fois tout est presque dit. Ce sera chacun son tour, chacun son départ terrifiant pour l'ailleurs, enfin. Le 19 juillet, dans moins de 259000 secondes je toucherai à nouveau le sol de l'Afrique aimée et attendue.

5. Airs



19 juillet entre l'Europe et l'Afrique.

Mon amour, tu sais comme j'aime le grand pays d'où tu viens, l'Empire du milieu lu et frôlé dans chacune des lignes de ta peau et de tes grands gestes simples sur le papier, mais cette fois j'ai trop attendu, c'est mon pays que je vais voir, oublier le combat chagrin de l'O et de l'O, l'Orient me rit au nez et l'Occident m'occit. Il faudra un jour, il faudra que je te dise pourquoi l'Orient de l'Occident, l'Occident de l'Orient; la crête de l'Afrique au Nord me touche et m'accueille sans le savoir, c'est parce qu'elle est oubliée par les O, que l'aride y est l'ultime guérison possible, écrin des couleurs encore vivantes sous la voûte d'acier brûlant.

1 3H51-L'avion part dans une heure. Mon père et sa stature étrange derrière la douane déjà franchie. Je ne sais pourquoi alors les larmes me viennent aux yeux, moi qui comme tous les jeunes cons (connes) de mon âge ne souhaite que d'échapper le plus possible à la gangue familiale, cette poche géante et flasque qui nous suit partout et se glisse même par lambeaux dans le cœur et le cerveau. Comme si je n'allais pas revenir, ou plutôt comme si « je » n'allait pas revenir, cette petite fille de vingt ans qui pensait encore seulement en rouge et en bleu.

La barre métallique me cache à présent sa stature étrange, c'est juste une histoire d'angle et de déplacement latéral, n'empêche que les larmes coulent sur moi, moqueuses, que ça me fait sourire -à mon âge, quand même- et essuyer le mignon (je suppose) filet de morve qui trahit encore ma brève faiblesse. Trouver la porte d'embarquement C. Un O brisé, non, esquissé, je m'en souviendrai. Dans cette partie de l'aéroport, je fais partie de la minuscule minorité de femmes qui n'ont pas couvert leurs cheveux même si je me fonds assez bien dans le décor avec mes vêtements amples. Il y a un peu partout entre les gens et leurs enfants d'immenses paquets bourrés de choses diverses et volumineuses, matelas, couvertures, paquets géants de couches Pampers, ustensiles de cuisine, cafetières électriques emballées dans des serviettes. Les gens qui rentrent au Maghreb voyagent en grand, ils sont comme fiers de ces volumes impressionnants qui habitent le terminal de toute leur présence. L'espace qui me tuait jusqu'alors de sa maniabilité et de sa fonctionnalité commence à sortir des circuits intégrés en leur cœur même.

Mais la sortie décisive est celle de la poussée et de l'envol, de l'orgasme aérien quand après ce plaisir de la puissance dans l'accélération progressive et inéluctable de l'appareil il y a ce passage soudain à l'incertitude, l'ouverture à l'infini du rayon de la pesanteur... l'explosion silencieuse, muette et incontestable comme une chute sans cesse remise, une chute *portée*, un immense point de suspension. La mystérieuse disparition de l'axe des abscisses, où est le « BAS », le « HAUT », le « Fragile » ? L'intérieur peut-il aussi être autour et l'extérieur dedans? Touchée par cette brève grâce, je ris soudain de ce mot - PROPRIOCEPTION - croisé un jour à l'université et censé désigner l'appréhension que nous avons de notre « corps propre », nos perceptions internes. Ce mot qui défie toute laideur je le conspue, je le lapide, je le jette avec désinvolture par le hublot. Qu'il ose encore une fois prétendre à la grâce... Qu'il ose encore prétendre décortiquer la joie...

Lors de ces chutes soudaines qui ne mènent pas au choc, les gracieuses turbulences, une femme d'âge mûr prie à mes côtés. J'entends murmurer le nom d'Allah. Cette femme est toute dans la tension du souhait inconditionnel, son visage consacré, voué, son visage qui n'est plus que parole adressée me parle déjà de cette terre que j'espère, comme elle, toucher encore. Son cri, son chant muet est aussi celui que chaque jour à travers chaque pan de lumière je t'adresse, extrême enfant d'Orient, et aujourd'hui je te murmure intensément mon évaison, mes retrouvailles avec le pays dont je t'ai tant parlé, parce qu'aujourd'hui seulement je commence à accomplir la fuite que nous avions rêvée.

Le détroit de Gibraltar sous les yeux je n'y crois pas, deux grands corps étendus tout proches, affaissés, tranquilles et confiants comme deux grosses bêtes endormies; deux continents, qui ne savent pas comme on s'aime ou se tue à leur propos, il faudra que je te dise pourquoi la courbe lasse et belle de cette terre rouge est mon port. Pourquoi elle après toi. Pourquoi elle en hommage à toi.

6.Terres.

Été. Eternité. Espace. Ces mots c'est exactement ça. C'est presque la seule chose à dire. Il y a aussi le silence à perte de vue. Massif du Hoggar. 2918m. Exactement sur le Tropique du cancer. Peu important après tout ces chiffres. Il n'y a plus de chiffres. Seules les énigmes évidentes des pierres à perte de vue. Je ne pense qu'aujourd'hui en ces heures lentes, si lentes, aux mots vraiment justes. Sur toutes ces lignes possibles d'ICI à Là-BAS au moins 1000 vies pour toucher toutes les pierres. Nos mille vies mon amour... Poussières de pierres, éclats minéraux infimes, toutes les nuances de toutes les couleurs du blanc à l'antracite à travers tous les rouges. Du sel, des sanguines et du khôl marbrés en un monde ineffable sous le ciel d'un bleu violemment beau.

Nord-ouest. Tassili des Ajjer.

Nord. Grand Erg oriental.

Est. Tibesti.

Ouest. Très loin. Océan Atlantique.

Sud. Tamanrasset, puis Tombouctou et sa vieille bibliothèque légendaire presque oubliée.

Moi aussi je suis presque oubliée. Personne ne m'attend. Personne ne se souvient. Comme soudain je suis légère et reconnaissante de ce seul lieu, je suis le grain infime en voyage désinvolte et dansant au gré du vent.

Tout est dans l'art de disparaître.

Peu importe d'ailleurs le lieu, lointain ou proche. Proche de quoi? Lointain de quoi? Juste sortir des esprits, et sortir les esprits de soi. Ici seules des forces inépuisées et constantes, douces, agissent, déplacent des vagues de roc.

Massif du Hoggar. J'enlève mes vieilles tennies sous ma gandoura pour y croire, les pieds nus sur ce sol là je l'ai fait, ils s'étalent, mes pieds, comme deux gouttes fatiguées des frottements de la chute, mes pieds tout mous épousent toutes les anfractuosités de cette surface enfin toute proche. Tu n'y croyais pas toi quand je te disais mon Hoggar à pied. Tes yeux brillaient encore un peu quand même de "ce que ça pourrait être". Et bien la belle échappée qui faisait nos heures plus douces et plus amères dans la grande ville, nostalgie d'un futur que déjà nous ne vivrions plus ensemble, je l'ai faite, je suis bel et bien échappée. Ce futur touche mes pieds de chair et d'os.

Maintenant.

Tourner doucement sans un crissement de grain de poussière, laisser, sans un clignement d'yeux, le pli étrange de l'espace et du temps déborder, inonder le regard à en devenir aveugle et couler lent et irrésistible dans toute la chair comme un vent qui sauve. ETRE. TOUT COURT.

-Tu vas rester longtemps comme ça? On dirait un vieux hadj sorcelé!

-En-sorcelé...J'arrive...

-Hein?

-Rien j'arrive...

Nordine aime autant que moi le désert ami et ennemi à l'infini autour. Il ne le dit pas. Il ne le tait pas non plus. Il appartient au lieu et sait l'amadouer en silence. Mais le froid va commencer à descendre inéluctablement de la voûte d'une transparence vertigineuse. A croire qu'ici il n'y a pas d'atmosphère, que nous respirons l'Espace qui nous prendra bientôt dans ses bras d'un bleu lumineusement sombre. Il faut monter les tentes...

Elsa Guest

*

Les Absents



Les absents sont envoyés sur les terres du désir.
De là-bas on dit que c'est l'ailleurs de la vraie vie.
Les absents me donnent soif.
Tout près leur air est respiré, tout près leurs mains mêlées suent de joie.
Et d'ici on dira qu'à côté de la fête meurent fadement les anti-héros.
Aux présents la guerre des détails.
Les timbres, les dates ; reliques domestiques,
Les pleins les déliés comme des augures.

Mais sa chevelure insensée panse doucement les rôles des présents.
Le rouge et ses lèvres sur la scène anodine miment l'ivresse.
Sur les crans fous de ses rivières brunes enfin
Tout mon soûl.

Elsa Guest

JEUX INTERDITS DANS LE LABYRINTHE

Une gorgée de vin, la parfaite et comique vision d'une ville anéantie et la compagnie de quelques amis insouciantes en apparence tandis qu'ils marchent vers le nord suffisent à remplir mon âme d'ivresse.

Ma femme attend là-bas sagement ou pas, allez savoir, mon retour au matin, et ses seins bruns parfaits sous la soie noire et ses mains aveugles et ses yeux qui n'oublient rien, j'espère, de nos courses radieuses et folles à travers le temps.

Mon fils rêve de planètes merveilleuses où la parole à elle seule fait le mal et le défait, comme le vent sous mes yeux joue vert et jaune à la surface du canal dix mètres en contrebas, et ses mains restent sur les draps paumes ouvertes, immenses cartes glorieuses et tendres, sûres de tout décrire, de tout toucher, de tout ouvrir au matin, si proche déjà!

L'aimée sur les rails, imprévisible source, est partout présente, elle qui ne le sait pas encore, et même si je ris pour me jouer de cette infinie distance entre les murs immaculés, ce rire sans fin bénit le monde.

La nuit est traversée de quelques solitudes. Aucune ne m'attriste. Aucune ne m'arrête. Certaines m'émerveillent. Toutes me réjouissent. Toutes sont inutiles. Bof. Quelle comédie!!!

Je joue pour le temps. Le temps joue pour tous. Et peu m'importe que tous ne jouent pas. Je ne suis pas—Je suis—Je suis ivre—Je veux dire infini. En attendant que la sortie vienne à moi tranquillement, Ariane ou pas, j'ai saboté toutes les horloges.

A six heures en face de la gare du nord ce sera tout de même quatre croissants, trois oeufs au plat, une belle tranche de bacon et un grand chocolat chaud siouplé.

Alexandre Gambler

*

Jade

Ni cause, ni effet

Partons à pied sous un ciel changeant pour la Pointe à travers le sable sec, puis les joncs en joie sous le vent, misérables débris du bunker, escaladons les premières volées de granite, puis à nouveau le sable, les herbes restent dans nos mains avides, voici les genêts éternellement en fleurs, la lande dévalle vers le sentier où nous évoluons le long de la falaise, je m'étonne d'être ici, avec Jen Yu, tout simplement, et d'avoir été où j'étais, il y a deux jours, Fontenay, Stains, Saint-Denis, Paris, Vitry, ces villes où l'on fait d'ordinaire comme si tout était déjà mort, y compris vous, depuis toujours et pour toujours, sans histoire ni mémoire, et où pourtant tout peut arriver, par exemple simplement qu'un vieux Marocain qui attend le tram d'un air épuisé, laminé par le travail et l'exil, d'un simple signe de la tête, d'un simple regard un peu plus appuyé, d'un simple sourire imprévisible, vous rappelle que votre tête est libre, que ça se voit à l'œil nu, que vous avez finalement autre chose à foutre que d'enquêter sur des généraux pré-stratégiques et des conseillers d'Etat de faible puissance, que vous avez eu une fois une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or, — trop de chance ! et que vous ne vous sentez vraiment bien qu'en voyage ; lorsque vous restez longtemps dans le même endroit, la bêtise vous gagne.

Jen Yu marche vite, ça me plaît. Et de temps en temps elle s'arrête sur le chemin pour contempler sans autre explication un tourbillon sur les récifs qui se forme et déforme au gré de la houle et du vent, sous les rayons d'un vert soleil, sur l'ombre azurée de cinq ou dix mètres de fond, dans l'écume éblouissante, dans ses yeux de jade et d'obsidienne. Et ça me plaît aussi.

Un silence léger s'installe entre nous, réseau de regards amusés aux détours du sentier, propice à toutes les pensées les plus gaies.

Au milieu du cap elle s'arrête encore dans une odeur de thym, prend ma main sans façon, enjambe lestement les ridicules clôtures du conseil régional, s'avance au bout de mon bras tendu sur un piton

rocheux, ferme ses fameux yeux, toujours debout, ne bouge plus, ne dit rien, reste là. Je la regarde, la retiens précieusement, elle se contente de respirer dans la lumière oblique. Je parle, ou je ne parle pas. Aucune importance. Mais Jen rouvre les yeux, me regarde et sourit, peut-être à cause de ma tête qui est libre, peut-être à cause de tout, peut-être à cause de ce que j'ai dit à voix haute, ou pas dit, peut-être même sans cause. Moi aussi.

Shang wu chou ti

Petite pause quinze minutes à l'abri du vent dans l'ignoble mini-complexe touristique installé depuis quelques années en lieu et place de l'hôtel d'Iroise par le conseil général. Il n'est que neuf heures et demie du matin. Encore aucun touriste à l'horizon. J'ai mal au dos. Je suis heureux. Son sourire ne s'est quasiment pas effacé.

« Et vous, Jen Yu, qu'est-ce que vous faites dans la vie, comme on dit ?

—Je me *cache*.

—Vous vous *cachez* ? » je m'étonne en souriant moi aussi. « Mais de qui ?

—De mes ennemis. De mes amis. »

Tout ça le plus tranquillement du monde. Je joue le jeu, évidemment.

« Je n'ai donc intérêt ni à devenir votre ennemi, ni votre ami ?

—Vous pouvez être bien plus que ça. Un allié par exemple.

—Avec plaisir. Comment voyez-vous les choses ?

—Vous me donnez des conseils. Je vous donne des conseils.

—Quel genre de conseils ?

—Vous menez une enquête difficile. Je peux vous aider. J'essaie de réparer quelque chose. Vous pouvez m'aider.

—Mon enquête est terminée. Je veux passer à autre chose.

—Vous y arrivez ?

—J'y arriverai.

—Comme vous voulez.

—Et moi, comment puis-je vous aider ?

—Vous ne pouvez plus. Sans réciprocité, pas d'entre-aide. Sans entre-aide, pas d'alliance. »

Irréfutable. Me voici piégé.

« Mettons que je continue à réfléchir à mon enquête et que vous me donniez des conseils, comment puis-je vous aider en retour ?

—Est-ce une simple hypothèse, ou venez-vous de décider fermement de terminer votre enquête ? »

J'éclate de rire. Puis je réfléchis une longue minute sous son regard à la fois narquois et foutrement sérieux.

« Vous venez de me convaincre de finir tranquillement mon enquête. Dites-moi maintenant si ça en a valu la peine. »

Elle sourit de plus belle, visiblement très heureuse de me voir lui obéir pour si peu.

« Je ne peux pas encore vous en parler franchement », me répond-elle d'un ton espiègle en baissant soigneusement les yeux vers la carte des vins.

« *Conseillez-moi*, Alexandre. Muscadet, ou chocolat chaud ? »

Amazing Amazone

Sa démarche amazonement chaloupée sur les derniers rochers où s'aventurent les rares touristes. (Attention, nous n'avons peut-être pas la même définition d'*une amazone*.)

Ses yeux dont tu es puérilement fier de croiser régulièrement le regard tour à tour enfantin et très ancien, ironique et distant, poli et sans fond. *Yu*.

Etudiante en sinologie. Thèse sur le temps chez les classiques taoïstes.

« Figurez-vous que moi aussi je lis les taoïstes.

—C'est vrai ? Mais en français ? Et puis tout le monde croit les lire. On verra.

—En tout cas je ne me souviens n'avoir lu le mot *temps* ni chez Lao Tseu, ni chez Tchouang Tseu, ni dans le *Vide parfait*, ni chez Huainan Tseu.

—C'est un bon début. Pas mal du tout, monsieur Gambler. Je ne voudrais *surtout pas* vous décourager. »

Là, vacances. Un peu plus que ça, bien sûr, puisque se *cache*. Ne veut pas dire pourquoi « avant plusieurs jours, s'il vous plaît, je commence justement à vous apprécier parce que vous êtes aussi bon à l'oral qu'*au silence*. » Nationalité franco-américaine. Mère franco-chinoise, interprète. Père américain, d'origine jamaïcaine, attaché militaire à l'ambassade US. Vécu à Paris, Washington, Hong Kong, Paris.

Incapable de dire de dire de quel avenir elle rêve après sa thèse. Plutôt bon signe. Vous ne trouvez pas ?

Jouons sur les rochers du cap, pas d'autre mot. Agile, sûre de ses gestes, elle aime rire, file sans regarder en arrière les touristes médusés qui nous montrent du doigt en s'agitant, j'accélère en riant, connais la Pointe par cœur, mais je l'ai encore sous-estimée, disparaît côté sud, m'inquiète quelques secondes, entends son rire cristallin malgré le vent et l'eau furieuse, double un piton en courant à quatre pattes sur les pentes de granite, m'attend en riant, je sens qu'elle me jauge tranquillement sur ma capacité d'humour et d'équilibre, ça me réjouit.

Station côté nord du dernier bloc de rochers, à flanc d'herbes coriaces, rafales à quarante nœuds, trente mètres au dessous l'eau gronde blanche azurée entre les rochers bruns et le lichen orange, savoureuse écume, piquantes masses liquides, respiration multiple, déroulement des chaos, galaxies rapides, éparées, bienheureuses, *gravity's game*.

« Comment sais-tu qu'elles sont bienheureuses, tu n'es pas elles ?

—Comment sais-tu que je ne sais pas si elles sont bienheureuses, tu n'es pas moi ?

—De mieux en mieux, Mr Gambler. »

Volumes et fissures, algues et roches, air et eau, écume et soleil, douceur et dureté, profondeurs impénétrables, préhistoire et présent, grand mariage, Yu sans prévenir glisse sa main dans la mienne, m'entraîne plus loin, arrivés sur le Fauteuil, seuls face à la Chaussée de Sein aux déferlantes infinies, horizon d'embruns, jeux d'oiseaux fous, elle tient toujours ma main, joyeusement mais sans familiarité.

« Les gens disent que d'ici on peut voir le temps qu'il fera une heure à l'avance. Mademoiselle Jade, voici le temps.

—Vous vous trompez, monsieur le Joueur. *Le temps c'est nous.* »

Alexandre Gambler

*

Aussi dédaignée que le chaos

(ILS SE CROYAIENT POURSUIVIS PAR LA POLIS et autres fatales erreurs des jeunes de la cité)

« *Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle.
Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.* »
Rimbaud, *Adieu*.

*

Mi-octobre 2005, à Stains, Seine Saint-Denis, trois cents mètres du Clos Saint-Lazare, deux collègues se disputent devant la machine à café, j'ai du mal à me souvenir à propos de quoi mais ça a l'air sérieux. L'un d'eux me prend à témoin.

« Alexandre. Toi qui es si lucide et toujours si bien informé. Qu'est-ce que tu penses de Sarkozy ?

—De Sarkozy ? Rien. »

Mi-novembre les mêmes collègues se taisent devant la même machine à café, j'ai du mal à me souvenir à propos de quoi. Je m'assieds en face d'eux.

« Dites-donc les gars. Qu'est-ce que vous pensez de ces émeutes ?

—Alex, moi, je préfère ne *pas* penser.

—Et moi, Alex, je préfère ne *plus* penser. »

*

Je ne sais plus qui m'a dit un jour : « On peut commettre un meurtre lorsqu'on cesse de penser. Et seulement lorsqu'on cesse de penser. D'ailleurs, puisque *nous* parlons de *on*, là, *toi et moi*, laisse-moi te dire une chose, *je* dois dire, pas particulièrement réjouissante. Une chose qui restera, justement, entre *toi et moi*. Et qui risque de t'être utile, à *toi*, à l'avenir.

—Arrête de *te* foutre de *ma* gueule, tu veux bien.

—Tais-toi et écoute.

—Mais je, il t'écoute, bordel.

—Alors retiens bien ça, Alexandre : *On ne pense jamais.* »

Jamais.

*

« *La langue est plus que le sang* », écrivait Franz Rosenzweig (1886-1929).

C'est aussi l'épigraphe de *L.T.I.*, le livre que Viktor Klemperer a tiré de ses notes sur l'évolution de la langue allemande sous le régime nazi, livre rédigé au péril de sa vie entre 1933 et 1945, alors qu'il pouvait à chaque instant être arrêté par les fascistes et jeté dans un camp de concentration.

Livre dont la préface, rédigée en 1946, finit par cet inquiétant constat : « *On parle tant à présent d'extirper l'état d'esprit fasciste. Mais la langue du Troisième Reich semble devoir survivre dans maintes expressions caractéristiques ; elles se sont si profondément incrustées qu'elles semblent devenir un acquis permanent de la langue allemande.* »

Domage que personne n'ait fait le boulot de Klemperer pour la langue française. Pas même avec 60 ans de retard.

Mais peut-être que nous ne pouvons faire ce genre de travail « qu'à chaud » ?

*

La manière dont est « *traitée* » dans la presse la « *crise des banlieues* » de ce mois de novembre 2005 réveille en effet en moi, chaque jour, d'étranges souvenirs de lecture.

Dans le premier chapitre de *L.T.I.* je retrouve ce passage : « *Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. (...) La langue nazie change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en un langage commun à tous ce qui jadis appartenait à un seul individu ou un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui était, jadis, le langage commun à tous, et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujétit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret.* »

*

On me raconte sur le mode touchant que dans un journal télévisé assurément plus subtil que les autres on a pu entendre, mercredi 9 novembre, dans la bouche d'un sympathique jeune homme de 20 ans, presque miraculeuse de simplicité, l'explication lucide, sincère et définitive des émeutes des dernières semaines : « *Il faut que l'Etat il nous aide, nous les jeunes des cités, parce que le vocabulaire qu'on a il est affaibli.* »

*

Ce n'est donc pas la mort, le 27 octobre 2005, dans un local EDF, de deux adolescents qui (le répèteront invariablement les communiqués Reuters et AFP pendant 12 jours) « *se croyaient poursuivis par la police* », mais bien le vocabulaire affaibli des « *jeunes des cités* », à rebours de celui de notre vénérable ministre de l'Intérieur (capable d'employer en moins de 5 minutes et en n'importe quelles circonstances des termes aussi variés que *kärcher*, *intégration*, *caillasser*, *nettoyer*, *racaille*, *économie réelle*, *voyou*, *sécurité*, *peur au ventre*, *ordre républicain*, *polygamie* ou encore *rupture*) qui aura donc été la cause inattendue de ces émeutes qui se soldent par un certain nombre de « *blessés légers* », de véhicules et de bâtiments incendiés, un certain nombre de « *mises en garde à vue* » et de « *comparutions immédiates* », un certain nombre de « *condamnations accélérées* » à des peines de prison ou à des « *travaux d'intérêt général* », un certain nombre de « *prises de conscience socio-urbanistiques* » fracassantes et d'instructives soirées télévisées, un certain nombre « *d'expulsions légitimes* » et de « *bavures dues à la fatigue* », un certain nombre de « *réprobations unanimes* » et de « *mesures d'exception* », et pour finir un certain nombre de bonnes résolutions policières et, qui en douterait ?... de fécondes réflexions terroristes sur l'avenir de la guérilla urbaine.

*

Réprobations unanimes ? J'ai parlé trop vite.

On me signale un texte délirant que je crois un instant signé « *DL* » (pour « *Démocratie Libérale* »), avant de réaliser que même Alain Madelin ne pourrait pas se permettre (pour l'instant en tout cas) ce genre de plaisanteries. Non, il s'agit de « *QL* » (pour le « *Québécois Libre* »). L'article s'intitule

« OPINION—Les bienfaits des violences urbaines », est signé sans rire « Bertrand Lemennicier, économiste et professeur à l'université de Paris II », et finit en ces termes :

« Ceux qui sont pénalisés sont les gens honnêtes et pauvres qui habitent ces quartiers. Mais après tout, s'ils ne sont pas contents, ils peuvent reprendre en main leur destin, privatiser la rue, créer une milice d'autodéfense ou faire appel à une police privée pour rétablir l'ordre. Si les jeunes des banlieues ne sont pas contents parce qu'ils n'obtiennent pas le travail qu'ils désirent aux salaires qu'ils souhaitent, ou qu'ils sont maintenus dans la pauvreté par des législations qui les pénalisent, ils peuvent faire comme les enfants de riches: émigrer eux aussi vers d'autres cieux, comme l'Irlande ou l'Angleterre où l'on trouve facilement un travail.

À vrai dire, que font les immigrants qui viennent en France en quittant leur pays d'origine souvent au péril de leur vie, si ce n'est chercher de meilleures conditions de vie? Si les 'jeunes des banlieues' restent en France et dans ces quartiers c'est qu'ils estiment que l'on est plus riche en France (ou dans ces quartiers), tout en étant pauvre, qu'en émigrant dans d'autres pays (ou d'autres quartiers). De quoi se plaignent-ils? Comme nous, de l'intervention étatique. Mais faute d'un cerveau structuré, ils expriment cette révolte contre l'ordre 'socialiste' par la violence. »

Je note : « Faute d'un cerveau structuré. »

*

Pas de réprobations unanimes du côté de la sympathique « Organisation politique » d'Alain Badiou non plus.

Un ami m'envoie leur tract intitulé « Des émeutes qui viennent après la douleur », daté du 13 novembre 2005, et qui déclare sur un ton dont je devine sans peine qu'il est ce qui peut se faire de plus radicalement à contre-courant en « France métropolitaine » en ce moment : « Au sens strict la France est occupée par sa police, à laquelle le gouvernement accorde chaque jour (lois Perben, couvre-feu) plus de domaines de compétence et de pouvoir. (...) La politique policière et sécuritaire est consensuelle, elle est partagée par tous les partis. (...) Ce que les émeutes des jeunes montrent, c'est que cette politique n'est pas consensuelle au niveau des gens. C'est une politique contre les gens, et les jeunes le disent en faisant ce qu'ils font, avec les moyens qui sont les leurs, qui ne sont pas des moyens politiques, mais un soulèvement de la jeunesse... Des voitures ou des bâtiments brûlés, ce n'est rien, à côté de la question de ce que va devenir la jeunesse. (...) Parents, soyez avec vos enfants face à la police, pas contre eux ! Amnistie pour eux ! »

*

Paradoxalement, tout le monde est donc d'accord sur le fond. Le problème, ce sont « les jeunes des cités ».

Pour les uns, l'explication est toute trouvée, « ils » ne disposent pas « d'un cerveau structuré ».

Racisme pur et simple. Je sais lire, tout de même.

Quant aux autres, de quelque bord politique qu'ils soient, les analyses les mieux intentionnées, les plus engagées, les moins superficielles le prouvent... Pour les uns, ils ont un vocabulaire « affaibli ». Pour les autres, ils ne parlent qu'en « faisant ce qu'ils font », ils n'ont (je comprends : en comparaison avec une autre « soulèvement de la jeunesse », celui de mai 68) « pas de moyens politiques ».

*

Je lis dans les *Commentaires sur la société du spectacle* de Guy Debord (1988), (« lucides, mais déjà dépassés », me dit une amie, sans d'ailleurs trop sembler s'en émouvoir) : « Le changement qui a le plus d'importance, dans tout ce qui s'est passé depuis 20 ans [88 – 20 = 68], réside dans la continuité même du spectacle. Cette importance ne tient pas au perfectionnement de son instrumentation médiatique, qui avait déjà auparavant atteint un stade de développement très avancé : c'est tout simplement que la domination spectaculaire ait pu élever une génération pliée à ses lois. Les conditions extraordinairement neuves dans lesquelles cette génération, dans l'ensemble, a effectivement vécu, constituent un résumé exact et suffisant de tout ce que désormais le spectacle empêche ; et aussi de tout ce qu'il permet. »

*

Les mêmes instituts de sondage qui constituent aujourd'hui les pépinières des cadres du flamboyant Medef et nous apprennent, le 12 novembre 2005, que 53% des Français « approuvent toutefois l'attitude du numéro deux du gouvernement » nous apprenaient aussi, 10 ans plus tôt, que 52% des Français entre 12 et 25 ans lisaient « un livre par an, en comptabilisant aussi les livres lus pour l'école et les bandes dessinées ».

J'en suis à me demander (moi qui suis probablement censé faire partie des derniers « *seulement 36% de Français qui pensent qu'on peut faire dire aux sondages n'importe quoi* »), si ces 52 et 53% ne se recouperaient pas largement, dix ans plus tard. Ce serait encore un moindre mal.

Mais mes prévisions pour les décennies à venir n'en resteraient pas moins sinistres, et elles sont étroitement liées à une certaine lucidité face à un processus d'une simplicité aveuglante.

La société du « *spectaculaire intégré* » a donc enfin pu élever « *une génération pliée à ses lois* » : C'est-à-dire une génération entièrement « *expropriée du langage par ceux qui en contrôlent désormais l'emploi médiatique* ». Une génération d'êtres humains qui courent, grâce « *au remplacement du langage par les ordinateurs mieux contrôlables* », à leur auto-destruction, c'est-à-dire « *au remplacement de l'espèce humaine par une espèce mieux adaptée.* » (Debord, « *Cette mauvaise réputation...* »)

Une « *espèce* » dont « *le cerveau* » aura selon toute probabilité été préalablement « *structuré* ».

*

A égalité avec la grenade lacrymogène, l'arme la plus indiscutablement en vogue pendant ces dernières semaines d'émeutes nocturnes a été le cocktail Molotov¹.

C'est aussi, est-ce un hasard, l'arme favorite, lorsqu'ils sont confrontés à des adversaires supérieurs en nombre ou en armement, de divers justiciers virtuels de tous bords apparus ces dernières années sur les écrans de cinéma, sur les « *ordinateurs mieux contrôlables* » ou, via *Playstation*, *Gamecube*, et autres *X-Box*, sur les écrans de télévision de la génération dont il s'agit aujourd'hui (ceux qui ont maintenant « *entre 12 et 25 ans* »), qu'il s'agisse de l'impulsif et solitaire détective *Max Payne*, des équipages de rebelles mangés aux mites d'*Enter the Matrix*, de l'athlétique agent britannique revu et corrigé pour l'après-guerre froide de *ColdWinter* ou des équipes terroristes et/ou anti-terroristes (faites vos jeux) de *Counterstrike*.

Voilà à quoi on aimerait sans doute voir se résumer la contestation politique des « *jeunes des cités* » des années 2000 : au genre de jeux « *interactifs* » appelé prophétiquement *First Person Shooting* (FPS), ce qu'on a choisi de traduire en bon français : *Jeux de tir subjectif*.

On aurait pu dire aussi : *Tir à la première personne*.

Ou encore : *Flinguer (à) la première personne*.

*

Jeux de tir subjectif. Le sujet est libre, c'est entendu, et dans les Etats hypermodernes reviendra sans doute à chacun des sujets des divers régimes politiques à la mode, s'ils le désirent vraiment—s'ils *désirent* en payer le prix—, *une juste part de justice-spectacle*.

Le choix est certes limité, mais puisque Thomas Anderson, alias Neo, alias « *The One* », « *l'Elu* », le rebelle par essence, seul « *jeune des cités* » dévastées du réel à pouvoir se frayer, en jouant savamment des coudes et du colt M16, un chemin jusqu'au bureau de « *l'Architecte* » à barbe blanche et costume trois pièces censé représenter « *le Système central* », puisque Thomas Anderson, l'hésitant fils de l'Homme, bienheureux représentant d'un nouveau genre d'humanité au cerveau enfin « *structuré* » et dont la fonction essentielle semble être de « *mettre à jour la Matrice* », vous dit dans la scène finale de *Matrix Reloaded* (2003) que « *tout ce qui importe, c'est le choix* », on pourra donc choisir entre :

—si *on* est doué pour le droit et le tir au pigeon, virer au flic frustré, soûlographe, mafieux mais sympathique (*Max Payne*) ;

—si *on* est doué pour l'informatique, au terroriste informatique branché se nourrissant de bouillie verte dans une ambiance techno (Neo le blanc, Morpheus le noir, Trinity la blanche, Niobé la noire) ;

—si *on* est doué pour les « *outils de communication internationale* » (ce qu'on appelait autrefois « *les langues* ») ET les armes, ce qui se fait rare, *on* deviendra l'agent d'infiltration modèle au service de l'impérialisme pseudo-soft (James Bond post-guerre froide) ;

—et si *on* n'est doué que pour les armes il reste toujours deux dernières options : soit terroriste, de préférence barbu, soit... anti-terroriste, et de préférence glabre, histoire de rester cohérents avec les scénarios *développés par Hollywood pour le Pentagone*.

¹ Du nom du général Vyacheslav Mikhailovich Molotov (1890-1986), ministre soviétique des Affaires étrangères de 1939 à 1949 et à ce titre signataire, le 23 août 1939, du pacte de non-agression germano-soviétique qui rendit possible, 10 jours plus tard, l'invasion de la Pologne par les nationaux-socialistes, et donc le déclenchement de la seconde Guerre mondiale. Pendant l'hiver 39-40, les résistants finlandais baptisèrent, par provocation, du nom de Molotov ce rudimentaire cocktail mis au point, 3 ans avant eux, par les anarchistes espagnols, dans des circonstances non moins sinistres.

*

Dépêche Reuters/TC (10 octobre 2001).

« Hollywood au secours du Pentagone—(...) L'expérience accumulée depuis des années par les principaux acteurs du cinéma commercial outre-Atlantique, ainsi que les étonnantes ressemblances entre fiction et réalité, pourraient bien apporter une aide précieuse aux autorités américaines dans leur guerre contre le terrorisme. Regroupés au sein d'un discret groupe de réflexion de l'Institute for Creative Technologies de l'Université de Southern California (un organisme créé en 1999 afin d'intégrer l'imagination débordante d'Hollywood à une réflexion plus globale sur les enjeux et l'avancée de la réalité virtuelle), certains scénaristes et metteurs en scène hollywoodiens tentent ainsi d'imaginer des scénarios possibles d'attaques terroristes sur leur sol. Cette fois pourtant, le fruit de leur réflexion ne sera pas envoyé aux sociétés de production, mais directement remis aux responsables de l'armée américaine. »

*

Dans la réalité, chose souvent étonnante pour le profane, il semble que derrière un terroriste barbu se cache parfois un anti-terroriste glabre. Ou réciproquement.

Je note ainsi, au gré de mes habituels croisements intempestifs d'informations joyeusement contradictoires, les éléments suivants.

Un agent des services britanniques du nom de Harun Rachid Aswat, peu athlétique mais dûment revu et mis à jour pour l'après guerre froide, s'est distingué au printemps 1999, en pleine « crise du Kosovo », en fondant dans la mouvance de l'Armée de Libération du Kosovo (UCK) une cellule de combattants certes baptisée *Al Muhajiroun*, mais en réalité contrôlée par les services secrets britanniques. Le but étant probablement de garder un certain pouvoir sur cette « Armée de Libération » soutenue financièrement, militairement et médiatiquement par l'OTAN et qui, certes, souhaitait officiellement protéger la population albanaise du Kosovo contre les exactions de la police et l'armée serbes, mais, une fois le Kosovo conquis, y fit régner la terreur pour se livrer en toute impunité à la traite des blanches, au trafic d'héroïne (plus de 50% des flux mondiaux passant par la région), d'armes de guerre et—aux dernières nouvelles— de matériels nucléaires civils et militaires, en perpétrant impunément 40 meurtres par mois (en moyenne) sous l'administration onusienne de ce brave Bernard Kouchner, un peu dépassé par les événements il est vrai.

Sur *Fox News*, en septembre 2005, un certain John Loftus, ex-procureur du Département de la Justice américain, présenté comme un expert en matière de terrorisme, nous reparle volontiers de Harun Rachid Aswat : « *Le leader d'Al Muhajiroun avait donné une interview détaillée en octobre 2001 à un journal arabo-britannique de Londres, décrivant les relations entre les services britanniques, les opérations au Kosovo et Al Muhajiroun. (...) En 1999, le FBI tenta de l'inculper à Seattle parce qu'il essayait de créer une cellule d'entraînement terroriste dans l'Oregon. La hiérarchie du département de la Justice a pourtant donné ordre de ne pas le poursuivre. Il travaillait encore pour les services britanniques.* »

Le même Harun Rachid Aswat s'est avéré depuis être l'un des commanditaires des attentats londoniens du 7 juillet 2005 qui ont fait, rappelons-le, 50 morts et 300 blessés. Aux dernières nouvelles il aurait été expulsé du Zambie vers Londres, arrêté par Scotland Yard sur une base de la RAF, et les Etats-Unis demanderaient son extradition. Je suis prêt à parier qu'il ne périra pas « *d'une mort atroce dans un enclos EDF* », ni même sur une chaise électrique, ce que je ne souhaite d'ailleurs à personne.

Rachid Aswat est certainement le genre de rebelle dont les « *services de sécurité* » de ce monde en guerre s'accommoderont jusqu'au bout avec le plus de facilité.

*

« La guerre est engagée par chaque groupe dirigeant contre ses propres sujets et l'objet de la guerre n'est pas de faire ou d'empêcher des conquêtes de territoires, mais de maintenir intacte la structure de la société. (...) La guerre donc, si nous la jugeons sur le modèle des guerres antérieures, est une simple imposture. Elle ressemble aux batailles entre certains ruminants dont les cornes sont plantées à un angle tel qu'ils sont incapables de se blesser l'un l'autre. Mais, bien qu'irréelle, elle n'est pas sans signification. Elle dévore le surplus des produits de consommation et elle aide à préserver l'atmosphère mentale spéciale dont a besoin une société hiérarchisée. (...) L'atmosphère sociale est celle d'une cité assiégée dans laquelle la possession d'un morceau de viande de cheval constitue la différence entre la richesse et la pauvreté. En même temps, la conscience d'être en guerre, et par conséquent en danger, fait que la possession de tout le pouvoir par une petite caste semble être la condition naturelle et inévitable de survie. (...) Une société hiérarchisée n'est possible que sur la base de la pauvreté et l'ignorance. (...) Il est nécessaire que chacun ait la mentalité appropriée à l'état de guerre. Peu importe que la guerre soit réellement déclarée et, puisqu'aucune victoire décisive n'est possible, peu importe

qu'elle soit victorieuse ou non. Tout ce qui est nécessaire, c'est que l'état de guerre existe.(...) Le problème étant de faire tourner les roues de l'industrie sans accroître la richesse réelle du monde, des marchandises devaient être produites, mais non distribuées. En pratique, le seul moyen d'y arriver était de faire continuellement la guerre. L'acte essentiel de la guerre est la destruction, pas nécessairement de vies humaines mais des produits du travail humain. La guerre, comme on le verra, non seulement accomplit les destructions nécessaires, mais les accomplit d'une façon acceptable psychologiquement. Il serait en principe très simple de gaspiller le surplus de travail du monde en construisant des temples et des pyramides, en creusant des trous et en les rebouchant, en produisant même de grandes quantités de marchandises auxquelles on mettrait le feu. Ceci suffirait sur le plan économique, mais la base psychologique d'une société hiérarchisée n'y gagnerait rien ».

L'homme qui écrit ces lignes en 1948 sait de quoi il parle.

Dix ans auparavant il a perdu quelques amis, quelques litres de sang et une guerre en Catalogne, il a survécu à l'élimination des anarchistes et des membres du POUM par les staliniens, échappé de justesse aux assassins du NKVD en se réfugiant en France en 1937, vu les communistes anglais tenter de justifier le pacte Ribbentrop-Molotov en 1939 et railler sa *Ferme des animaux* en 1943 et il a connu Londres sous les bombes.

Vous l'avez reconnu, c'est Eric Blair.

Alias George Orwell.

*

« Aucun Français ne peut croire que nous pouvons continuer à avoir de moins en moins de croissance et de plus en plus de dépenses sociales ; de moins en moins de gens qui travaillent et de plus en plus de gens qui vivent de la solidarité. La vérité, c'est que plus aucun Français ne le croit.

Nous sommes aujourd'hui dans cette situation impossible où il nous faudrait à la fois moins d'impôts pour stimuler l'initiative et plus d'impôts pour augmenter les aides dont les plus fragiles ont besoin ; où il nous faudrait à la fois moins de dépenses publiques, car notre endettement est insoutenable, et plus de dépenses publiques pour investir dans la recherche, dans l'enseignement supérieur, dans les ZEP, dans la rénovation urbaine, dans les infrastructures, dans les énergies nouvelles, dans la prise en charge des personnes âgées...

Alors, cela nous oblige à faire des choix. Cela nous oblige à trouver des chemins nouveaux. Parce que les vieilles recettes ont fait leur temps. Nous pouvons bâtir notre projet économique autour de trois objectifs :

—viser et atteindre le plein-emploi d'ici dix ans ;

—faire de la France l'un des environnements économiques les plus favorables à la création et au développement des entreprises ;

—faire des finances de la Nation un levier de croissance.

LE PLEIN-EMPLOI, D'ABORD.

Près des deux tiers de notre activité économique ne sont pas exposés à la mondialisation. Sur toute cette partie de la vie économique, de loin la plus importante, nous avons de réelles réserves d'emplois qu'il ne tient qu'à nous de solliciter : les secteurs en pénurie de main d'œuvre, les emplois de services à la personne, les activités soumises à des législations restrictives, les entreprises qui sont dissuadées d'embaucher en raison des complexités du droit du travail, enfin et surtout les emplois qui seraient créés si davantage de personnes travaillaient et si celles qui travaillent travaillaient plus longtemps.

C'est un point fondamental sur lequel nous devons insister.

S'il y a du chômage en France, ce n'est pas parce que trop de personnes cherchent à se faire une place sur le marché de l'emploi, mais c'est au contraire parce qu'il n'y en a pas assez. Les pays qui ont le taux d'activité de la population le plus élevé sont aussi ceux qui ont le taux de chômage le plus faible. [sic]

Car le travail des uns crée le travail des autres.

A l'opposé de toutes les politiques menées depuis 1980, il faut donc commencer par **encourager l'activité** : l'activité des seniors, en supprimant la contribution Delalande, la dispense de recherche d'emploi, les interdictions de cumul emploi-retraite ; encourager l'activité des jeunes, des femmes, des titulaires de minima sociaux également. Cela suppose de **créer une différence beaucoup plus grande entre les revenus tirés de l'assistance et les revenus tirés du travail**, en supprimant tous les effets de seuil, en augmentant la prime pour l'emploi et en personnalisant son attribution. Aucun titulaire de minimum social ne devrait rester sans exercer une activité susceptible de l'amener progressivement à reprendre un emploi marchand.

Dans le même esprit, il faut encourager ceux qui veulent travailler plus à le faire, notamment en réduisant les charges sociales sur les heures supplémentaires. Et il faut permettre aux fonctionnaires qui le souhaitent de s'affranchir de la règle des 35 heures pour faire des heures supplémentaires.

Personne ne peut s'opposer à deux idées aussi simples, qui donneraient du pouvoir d'achat et faciliterait la vie des usagers. Parallèlement, il faut naturellement s'attaquer à la question du chômage.

Rien n'est plus faux que de dire que « contre le chômage, on a tout essayé ».

La vérité, c'est qu'on a tout essayé, sauf ce qui marche.

Le service public de l'emploi doit devenir beaucoup plus réactif, efficace, exigeant. Comment peut-on accepter que le premier entretien à l'ANPE intervienne au bout de six mois de chômage ? La fusion de l'ANPE et de l'UNEDIC est une nécessité. Ne laissons pas les techniciens nous en dissuader pour des raisons statutaires.

Renforçons les devoirs qui pèsent sur les chômeurs.

La France ne peut pas être le seul pays à avoir un degré aussi élevé de protection sociale, et aussi peu d'obligations qui pèsent sur leurs bénéficiaires.

Enfin, **modernisons le droit du travail pour que celui-ci cesse de décourager les créations d'emplois.** C'est un point très sensible pour nos concitoyens. Combien ai-je entendu de conseillers m'expliquer que le sujet était périlleux ! Eh bien, je ne renoncerai pas. Je ferai autant de pédagogie qu'il le faudra, mais je ne me satisferai pas de cette situation absurde où jamais les salariés ne se sont sentis aussi fragilisés et les entreprises aussi étouffées sous le poids des contraintes.

Cessons de penser que les salariés et les entreprises forment deux camps opposés.

Leurs intérêts ne sont pas contradictoires. Inventons un nouveau droit du travail plus simple, qui privilégie le contrat de travail à durée indéterminée – pourquoi plusieurs types de contrat ? –, qui encourage l'embauche dans les entreprises qui se développent et ne complique pas la situation de celles qui sont en difficulté. Mettons le service public de l'emploi en état d'aider les personnes au chômage à retrouver rapidement un emploi. Et améliorons le régime de l'indemnisation pour éviter que le chômage ne se double d'un traumatisme social.

Au nombre des recettes qu'il faut réinventer, je souhaite que l'UMP ne craigne pas d'évoquer la question du **dialogue social**. Dans tous les discours, dans tous les débats, on entend dire : « Telle idée serait très intéressante. Mais en France, en raison de la faiblesse du dialogue social, ce n'est pas possible ». Eh bien alors, changeons le dialogue social ! Reconnaissons que nos syndicats sont trop petits, trop émiettés, que le taux de syndicalisation est trop faible, et tirons en les conséquences, en commençant par donner la liberté de présentation aux élections syndicales dès le premier tour.

En dix ans, nous pouvons ramener le taux de chômage à moins de 5% de la population, c'est-à-dire revenir au plein-emploi. D'autres pays européens l'ont fait, y compris des pays qui sont dans la zone euro. Il n'y a aucune raison que nous n'y parvenions pas.

C'est en outre la seule réponse durable et structurelle au problème du pouvoir d'achat. Si les salaires sont si bas, c'est parce que le chômage est élevé et met les salariés en situation de faiblesse pour négocier leur rémunération. »²

L'homme qui lit ces lignes sur un prompteur en 2005 sait de quoi il parle.

Dix ans auparavant il a perdu quelques amis, quelques litres de sueur et une campagne électorale sous les ordres d'un ancien Premier ministre incompetent, il a survécu à l'élimination des balladuriers par les chiraquiens, il a d'abord échappé à la rancune éternelle du Président de la République en se réfugiant de justesse dans les gouvernements Raffarin et Villepin, il est « *Président de l'Union pour un Mouvement Populaire, Ministre d'Etat, ministre de l'intérieur et de l'aménagement du territoire* » et il présente ce mercredi 7 septembre 2005 au « *Palais des congrès de Paris* », dans le cadre de sa « *Convention pour un projet populaire* », le « *nouveau modèle français : un travail pour chacun, du pouvoir d'achat pour tous* ».

Vous l'avez reconnu, c'est notre vénérable pourfendeur de racaille.

Alias Nicolas Sarkozy.

*

Quelques petites phrases du fringant ex-Président du « *Parti Populaire Autrichien* », un certain Jörg Haider.

Juin 1991: « *Sous le Illème Reich on avait mis en œuvre une bonne politique de plein-emploi.* »

Juillet 1991 : « *Le Illème Reich a mené une politique de l'emploi bien ordonnée.* »

Puis plus prudent, en novembre 1999: « *On m'a, dans le passé, attribué certaines remarques, liées au nazisme, qui étaient tout à fait insensées ou propices au malentendu.* »

Il faut dire que Jörg Haider a, lui, un « *cerveau structuré* ».

Ce n'est pas le genre de personne à qui il viendrait à l'idée de « *se croire poursuivi par la police* ».

Ni de « *se réfugier dans un transformateur EDF* ».

*

² L'orthographe, la syntaxe et la typographie de ce discours très éclairant ont été parfaitement respectés.

« *Emploi des forces* » et « *plein-emploi* ».

Des expressions soi-disant réservées, l'une, au moins depuis Clausewitz, au domaine de *l'art de la guerre*, et l'autre au domaine de l'économie politique, c'est-à-dire de ce qu'on voudrait bien nous faire prendre, à l'heure du « *Fonds Monétaire International* », de la « *Banque mondiale* », et de l'« *Organisation mondiale du Commerce* », à l'heure de la « *liberté de la concurrence* » pour tous et du « *dialogue social* » entre vieux « *partenaires sociaux* », ou encore à l'heure de l'« *United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization* », pour *l'art de la paix*.

En réalité, comme le résume efficacement la devise de l'Etat hypermoderne vue par Orwell dans 1984 : « *La guerre, c'est la paix.* »

Et le plus froid de tous les monstres froids d'ajouter : « *La liberté c'est l'esclavage. L'ignorance c'est la force.* »

Mais j'ai trahi rapidement la pensée de Clausewitz. Il écrivait aussi : « *La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens* ». Pour ne pas laisser traiter Clausewitz de « *lucide mais dépassé* » par certains, je gomme et je corrige rapidement sa copie : *La guerre est la continuation de l'économie politique par d'autres moyens*. Et même à la réflexion : *L'économie politique est la perpétuation de la guerre sous couvert de la paix, par les mêmes moyens, mais médiatisés*.

*

Dans les *Commentaires*, même dépassés (mais peut-être suffit-il de remplacer « *médiatique* » par « *multimédiatique* » et « *mass media* » par « *mass multimedia* » pour satisfaire les plus exigeants ?), je persiste à lire : « *La discussion creuse sur le spectacle, c'est-à-dire sur ce que font les propriétaires du monde, est ainsi organisée par lui-même : on insiste sur les grands moyens du spectacle, afin de ne rien dire de leur grand emploi. On préfère souvent l'appeler, plutôt que spectacle, le médiatique. Et par là, on veut désigner un simple instrument, une sorte de service public qui gèrerait avec un impartial « professionalisme » la nouvelle richesse de la communication de tous par mass media, communication enfin parvenue à la pureté unilatérale, où se fait paisiblement admirer la décision déjà prise. Ce qui est communiqué, ce sont des ordres ; et fort harmonieusement, ceux qui les ont donnés sont également ceux qui diront ce qu'ils en pensent.* »

Je note entre autres : « *Ce qui est communiqué, ce sont des ordres.* »

*

Dans le *Canard enchaîné*, que les lettristes de *Potlatch* appelaient dès 1954 le « *Canard du pouvoir* », je lis, mercredi 16 novembre, en pleine « *décrûe des violences nocturnes* », page 4 (sur 8, comme toujours), sous le titre « *Histoire d'une bavure sous haute surveillance* » : « *Dans la liste des jités que l'on peut revoir sur le site Internet de France 2, on passe directement du 9 au 11 novembre : exit les deux éditions qui contenaient la scène de la bavure. Directrice de l'Information, Arlette Chabot assume : 'Nous ne voulons pas que ces images tournent en boucle et soient utilisées n'importe comment, au risque d'envenimer les choses.'* »

Il n'est plus temps, c'est vrai, d'utiliser ces images « *n'importe comment* », puisque la « *décrûe* » est très officiellement entamée : en dix jours, des tableaux chiffrés d'une grande clarté nous l'annoncent, on passe de 350 arrestations par nuit à 270, puis 190, puis 120, 70. La « *plupart des voyous* » sont au poste, ou déjà en prison, je veux dire en « *maison de correction* ».

Comme nous l'explique le Premier ministre, « *voleur de feu* » à ses heures, « *il y a le déclenchement de la crise, la crise, puis la sortie de crise.* » A l'heure où le « *Canard du pouvoir* » demande soudain des comptes à madame Chabot, on est assurément dans la « *sortie de crise* ».

Le *Canard* lui-même préfère d'ailleurs ne pas se risquer à tenter de faire le décompte, même approximatif, de la totalité des personnes « *mises en garde à vue* » depuis le 27 octobre 2005.

Ce n'est vraiment pas le moment.³

³ « *Du 19 octobre au 18 novembre, selon la chancellerie, 3101 personnes ont été mises en garde à vue à la suite des violences urbaines. 135 informations judiciaires ont été ouvertes, 562 majeurs incarcérés (dont 422 déjà condamnés à des peines de prison ferme) et 577 mineurs ont été présentés aux juges des enfants (dont 118 ont été placés sous mandat de dépôt)* », expliquera plus tard *Le Monde* du 26 novembre dans une très périphérique rubrique « *Chiffres* », évidemment sans le moindre commentaire. Une semaine plus tard, dans *Le Monde* du 2 décembre 2005, on apprend *qu'après le 18 novembre 2005, 1301 autres personnes ont été mises en gardes vue et 241 incarcérées, ce qui aboutit à un total de 4770 gardes à vue et 763 incarcérations. Le Monde* ne nous apprend pas, en revanche, dans quelles conditions et à quel titre ces 1301 personnes ont été interpellées, ni jugées, alors même que la « *situation [était] retournée à la normale* ».

*

Les mêmes Commentaires, toujours aussi dépassés : « *Le pouvoir du spectacle, qui est si essentiellement unitaire, centralisateur par la force même des choses, et parfaitement despotique dans son esprit, s'indigne assez souvent de voir se constituer, sous son règne, une politique-spectacle, une justice-spectacle, une médecine-spectacle, ou tant d'autres surprenants « excès médiatiques ».* Ainsi le spectacle ne serait rien d'autre que l'excès du médiatique, dont la nature, indiscutablement bonne puisqu'il sert à communiquer, est parfois portée aux excès. Assez fréquemment, les maîtres de la société se déclarent mal servis par leurs employés médiatiques ; plus souvent ils reprochent à la plèbe des spectateurs sa tendance à s'adonner sans retenue, et presque bestialement, aux plaisirs médiatiques. On dissimulera ainsi, derrière une multitude virtuellement infinie de prétendues divergences médiatiques, ce qui est tout au contraire le résultat d'une convergence spectaculaire voulue avec une remarquable ténacité. »

*

Une dépêche Reuters m'arrive le 20 novembre, intitulée « *Nicolas Sarkozy s'appuie sur la crise des banlieues pour 2007* ».

La principale information est sans doute que « *le parti de Nicolas Sarkozy* », je suppose que cela signifie « *l'Union pour un Mouvement Populaire* », a gagné « *1500 nouveaux adhérents* » depuis le « *début de la crise des banlieues* », je suppose que cela signifie depuis le 27 octobre 2005.

Nicolas Sarkozy se déclare-t-il lui aussi mal servi par ses employés médiatiques ?

« *Tout au long de ces trois semaines, j'ai pu tenir parce que je me suis senti soutenu par des millions de gens comme vous (...). Jamais je n'ai senti un décalage aussi profond entre le pays virtuel, tel qu'il est décrit à longueur d'articles, et le pays réel (...). J'ai voulu m'appuyer sur le pays réel qui a parfaitement compris que nous étions à une minute de vérité.* »

Une *minute* de vérité, en effet.

Nicolas Sarkozy n'est donc mécontent, pour cette fois (mis à part du « *pays virtuel* », somme toute négligeable), que de la presse écrite.

Il faut dire que la « *télévision* », elle, fait des miracles. Entre le moment où « *la scène de la bavure* » a été tournée par France 2 à La Courneuve et le moment où elle a été projetée sur la rétine de 15 millions de spectateurs, il s'est écoulé 3 jours. Le temps de permettre à Nicolas Sarkozy de prendre les dispositions nécessaires pour pouvoir déclarer aussitôt après la séance de projection, sur la même chaîne : « *qu'il avait saisi l'IGS, la police des polices, dès la veille, 9 novembre, que les fonctionnaires en cause étaient déjà suspendus, et certains placés en garde à vue.* »

*

« *66% d'opinions favorables au numéro 2 du gouvernement.* » La campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy semble en tout cas bien lancée.

Lecture du moment, pur hasard : « *Il arrive ainsi qu'on attribue 'le pouvoir' à certains 'détenteurs' et qu'on leur fasse porter la responsabilité de ce qu'ils 'font' de ce pouvoir, au lieu de comprendre que ces détenteurs ne sont que les valets que 'fait' le seul pouvoir.* »

Martin Heidegger, *Histoire de l'Estre* (1938-1940).

*

Mais au fait... « *Pays virtuel* », « *pays réel* » ?

Qu'arrive-t-il à notre très républicain ministre de l'Intérieur ?!

Est-ce qu'il n'y aurait pas là comme une réminiscence du très royaliste Maurras ou ses disciples ?

Du genre : « *Le pays légal ne représente plus, sauf exception, les vœux légitimes du pays réel, et parce que ces vœux sont eux-mêmes déformés par les partis, anciens ou nouveaux, dès qu'ils tentent de s'exprimer. La politique se déploie en vase clos, en cercle vicieux, qui aggrave les malaises au lieu de les faire régresser.* »

Sur les florissants sites internet d'extrême-droite qui « *offrent une présentation de l'Action française* », je trouve un bon résumé de ce qui semble nous pendre à nouveau au nez, sous une version probablement mise au goût du jour, je veux dire « *structurée* » : « *Pays réel / pays légal. La France est une réalité historique, un être vivant dont les cellules sont les familles françaises avec leur patrimoine moral et matériel (le pays réel), elle ne se confond ni avec l'idéologie révolutionnaire, ni avec la République (le pays légal).* »

Des accents maurassiens chez Nicolas Sarkozy, ce champion auto-proclamé de « *l'ordre républicain* » ?

*

« *La scène de la bavure* ». Il n'y en a eu, évidemment, qu'une en 20 jours et, comme de bien entendu, elle a été filmée.

Dans la *Société du spectacle* (1967), je trouve : « *Selon le principe : tout ce qui apparaît est bon ; tout ce qui est bon apparaît.* »

A corriger 40 ans plus tard, toujours pour ne pas se faire traiter de « lucide mais dépassé » : *Selon le principe : tout ce qui est mal apparaît ; tout ce qui apparaît redevient bon.*

*

Dans la même dépêche Reuters, cette nouvelle tirade de notre vénérable ministre de l'Intérieur : « *La première cause du chômage, de la désespérance, de la violence dans les banlieues, ce n'est pas la crise économique, ce ne sont pas les discriminations, ce n'est pas l'échec de l'école. La première cause du désespoir dans les quartiers, c'est le trafic de drogue, la loi des bandes, la dictature de la peur et la démission de la République. (...) Pourquoi croyez-vous que les banlieues se sont embrasées ? Parce que j'ai employé les mots racaille, Karcher ? Mais enfin de qui se moque-t-on ? (...) La réalité, c'est que les banlieues se sont embrasées notamment parce nous avons entamé une action de démantèlement des bandes. (...) Il faut que ces quartiers populaires sachent que la République est de retour.* »

*

Extrait de la grande collection des petites phrases du nazillon autrichien Jörg Haider.

Décembre 1999 : « *Les Africains qui viennent ici sont des dealers de drogue qui séduisent notre jeunesse. Nous avons les Polonais voleurs de voitures, les ex-Yougoslaves spécialisés dans le cambriolage, les Turcs qui organisent le marché de l'héroïne et les Russes spécialistes du marché noir et de l'agression.* »

*

Le discours du 19 novembre 2005 de notre vénérable « *ministre de l'Intérieur et de l'aménagement du territoire* » conclut bien évidemment (après Maurras !) sur une évocation du Général de Gaulle, ce grand fondateur : « *Regardez le général de Gaulle en 1945 et 1958. Il a tout changé : changé les institutions, changé la politique économique, changé la protection sociale, changé la fonction publique, changé la monnaie, changé la politique étrangère et de défense, changé la politique coloniale, changé la fiscalité, changé la politique culturelle.* »

Je suppose que c'est un programme pour 2007. Nous n'en saurons pas beaucoup plus.

Je note tout de même que Nicolas Sarkozy souhaite entre autres « *changer la politique coloniale* » de la France.

*

Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, 1950.

Lucide mais dépassé, lui aussi, je sais, à moins peut-être de remplacer, cette fois, « *colonialisme* » par « *néo-colonialisme* » ?

« *Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur (...). Au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et 'interrogés', de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'ensauvagement du continent.*

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevaux.

On s'étonne, on s'indigne. On dit : 'Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera !' Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie (...); que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non-européens (...).

Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXème siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est

l'humiliation de l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.

Et c'est là le grand reproche que j'adresse au pseudo-humanisme : d'avoir trop longtemps rapetissé les droits de l'homme, d'en avoir eu, d'en avoir encore une conception étroite et parcellaire, partielle et, tout compte fait, sordidement raciste.

J'ai beaucoup parlé d'Hitler. C'est qu'il le mérite : il permet de voir gros et de saisir que la société capitaliste, à son stade actuel, est incapable de fonder un droit des gens, comme elle s'avère impuissante à fonder une morale individuelle. Qu'on le veuille ou non : au bout du cul-de-sac Europe, je veux dire l'Europe d'Adenauer, de Schuman, Bidault et quelques autres, il y a Hitler. Au bout du capitalisme, désireux de se survivre, il y a Hitler. Au bout de l'humanisme formel et du renoncement philosophique, il y a Hitler.

Et, dès lors, une de ses phrases s'impose à moi : Nous aspirons, non pas à l'égalité, mais à la domination. Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels. Il ne s'agit pas de supprimer les inégalités entre les hommes, mais de les amplifier et d'en faire une loi.'

Cela sonne net, hautain, brutal, et nous installe en pleine barbarie hurlante. »

Mais c'est malheureusement ce que « le capitalisme désireux de se survivre » a continué de faire depuis 1950, de l'Argentine de Pinochet à la Françafrique d'Elf-Aquitaine et du Panama de Noriega à l'Irak de Saddam Hussein.

Alors, monsieur le « ministre d'Etat, de l'intérieur et de l'aménagement du territoire », à quand la version européenne intra muros de cette « néo-colonisation » ?

*

Un ami me dit de faire un tour sur un « blog » du Monde, où je lis au hasard : « *Ces jeunes qui crament tout sur leur passage ne croient ni à la République, ni à la Nation.* »

Je note : « *Crament tout sur leur passage, République, Nation* ».

Les médias étrangers (américains, anglais, espagnols, allemands, russes) précisent gentiment pour leurs lecteurs qui ne connaîtraient pas les cités françaises ou n'auraient pas bien saisi le message : « *Des jeunes essentiellement d'origine arabe et africaine* ».

Il y en a même, toujours d'après notre vénérable ministre de l'Intérieur, « *qui préfèrent l'ordre des bandes à l'ordre républicain* ».

*

Un petit détour par les coulisses de « l'ordre républicain », histoire de prendre la température.

Mercredi 9 novembre, 10 heures 15. Message de leur patron Gilles Aubry « *aux 29 GIR, ces groupes d'intervention régionaux créés en 2002 pour traquer l'économie souterraine* » :

« **URGENT.** Afin de participer à l'effort général entrepris pour rétablir l'ordre public dans les banlieues, vous avez été sollicités pour répertorier les objectifs susceptibles d'être traités dans les cités sensibles et pour établir un **calendrier des opérations prioritaires**, susceptibles d'être conduites **sans délai**. L'examen des états que vous avez fournis s'avère peu satisfaisant au regard des enjeux actuels et risque de prêter à interrogation sur le bien fondé de la mise en place des GIR pour lutter contre l'économie souterraine de cités. Il nous est demandé, comme à l'ensemble des services de police judiciaire, un effort tout particulier qui doit se traduire par **une réponse immédiate**. Je vous invite, tout particulièrement, à reconsidérer la liste de ces objectifs et à identifier ceux susceptibles d'être opérés **demain 10 novembre ainsi que les jours suivants, sans considération de repos dominical**. J'attends l'état de vos nouvelles dispositions, sous forme de liste des objectifs et dates de réalisation, que vous adresserez également à vos services de rattachement (DIPJ, DRPJ, SRPJ) **avant 16h aujourd'hui même.** »⁴

L'après-midi même, devant l'Assemblée nationale. Prédiction du ministre de l'Intérieur devant les parlementaires ébahis : « *Dans les heures qui viennent...* »

*

Petit détour par les coulisses de « l'ordre des bandes », histoire de vérifier.

Lundi 7 novembre, selon une dépêche AFP, « *le préfet des Hauts de Seine indique que dans son département les cités où le trafic de drogue est le plus établi paraissent être les moins agitées.* »

⁴ La syntaxe et la typographie de cette directive très éclairante ont été parfaitement respectés.

*

Nicolas Sarkozy, jamais autant capable d'auto-critique que lorsqu'il a « *gagné 11 points dans les sondages* » : « *Si j'avais un reproche à me faire, compte tenu d'un certain nombre d'individus qu'on avait en face de nous, c'est que le mot racaille était sans doute un peu faible.* »

*

Laura, élève travailleuse et motivée, niveau satisfaisant dans l'ensemble, bonne participation orale, me raconte à la récréation les événements de la semaine à la « cité du Maroc », du côté de Sarcelles.

« Dans ma cité il y a un hélicoptère qui s'est posé il y a deux nuits sur le toit de l'immeuble d'en face et il y a des flics qui sont descendus. Et puis l'immeuble a cramé sur trois étages. »

*

Notre flamboyant « *voleur de feu* » national, toujours aussi confiant, élégant et mesuré, face à Poivre D'Arvor obséquieux : « *La priorité, c'est le rétablissement de l'ordre public car ces violences sont inacceptables, mais je veux aussi nouer un dialogue pour trouver des solutions adaptées, pour donner une place à chacun* ».

Je note : « *donner une place à chacun* ».

*

Je note aussi que toute forme de contestation non-violente de l'ordre régnant par les « *jeunes des cités* » ou les « *personnes âgées de 12 à 25 ans* » en général, surtout lorsqu'elle est clairement et légalement formulée, est elle aussi d'avance vouée à l'échec.

Au printemps 2005 — 6 mois avant ces émeutes — un mouvement lycéen largement spontané, particulièrement fort « *dans les cités* » et probablement dû au moins en partie au fait que certains « *jeunes des cités* », se croyant dispensés de *Playstation*, avaient par erreur lu « *plus d'un livre par an, sans comptabiliser les livres lus pour l'école ni les bandes dessinées* », s'est fédéré dans le rejet de la « *Loi Fillon* », d'une loi qui a pourtant bel et bien été votée pendant les vacances d'avril 2005 avec le soutien actif ou passif de l'ensemble des « *syndicats lycéens ou enseignants* », qu'ils aient « *appuyé ou dénoncé* » très ouvertement ladite loi, après que les manifestations lycéennes pacifiques eurent été préalablement terrorisées « *par environ 400 casseurs* » que les CRS et la Police avaient, pour cette fois, reçu l'ordre de ne pas arrêter, ni même faire déguerpir. Cette « *loi d'orientation* » implique à court terme la transformation des collèges et lycées en centres de formation de la main d'œuvre du futur, ainsi que le pourrissement général des conditions d'enseignement, particulièrement dans les soi-disant « *Zones d'Education Prioritaire* », et notamment en langues (création dès la rentrée de septembre 2006 de « *niveaux de compétence* » définis par des « *organismes privés* »), mais aussi en arts plastiques, en musique et en histoire-géographie (possibilité de les supprimer ou de les rendre « *optionnels* » dès la fin du collège), sans oublier les matières scientifiques puisqu'après tout on rêverait, parmi les professeurs concernés, de pouvoir réellement enseigner à des élèves de terminale au moins quelque chose qui ressemblât à de la *science*, au lieu de se limiter, comme le veut maintenant la loi, aux « *principales opérations mathématiques* ».

*

Que ceux qui croient la situation dans ce qu'on appelle encore « *l'Education nationale* » moins sombre que je ne la présente brièvement, et ne souhaitent pas prendre la peine de s'informer plus avant par eux-mêmes, lisent simplement cet édifiant extrait du rapport de la commission Thélot, à la base de la loi Fillon : « ***Durant la scolarité obligatoire, s'assurer que chaque élève maîtrise le socle commun des indispensables et trouve sa voie vers la réussite.*** — *Au cours de la scolarité obligatoire, l'Ecole a pour mission principale de dispenser à tous les élèves des enseignements communs qui correspondent à la culture que la Nation souhaite transmettre à chaque génération et de permettre à chacun de trouver sa voie de réussite. Pour consolider cette ambition, il est d'abord nécessaire de garantir la maîtrise des connaissances, des compétences et des règles de comportement indispensables pour toute la vie. (...) Il faut identifier ce socle des indispensables au sein des enseignements communs. Selon la Commission, c'est au Parlement d'en tracer les grandes lignes et à une Haute Autorité indépendante d'en déterminer précisément le contenu, ainsi que celui des programmes. A titre d'illustration cependant, et pour éclairer des orientations possibles, le socle commun des indispensables pourrait comprendre les fonctions primordiales suivantes : lire, écrire, maîtriser la langue et les discours, compter, connaître les principales opérations mathématiques,*

s'exprimer (y compris en anglais de communication internationale), se servir de l'ordinateur, vivre ensemble dans notre République ».

Je note surtout : « fonctions primodiales suivantes », « la culture que la Nation souhaite transmettre à chaque génération » et « vivre ensemble dans notre République. »

*

Mais de *qui* est-ce réellement la « République » ?

Plus dérangent pour mes amis jacobins (« *Ich bin kein Jakobiner* », disait Hölderlin) : De *qui* est-ce réellement « la Nation » ?

*

Au buisson (en anglais : *bush*) glacé des apôtres de « *l'Histoire avec une grande hache* », comme dit Chamoiseau, je préfère décidément les buissons ardents d'un « 'peuple' plus métaphorique que communautaire vraiment », celui des « écrivains » de tous les temps.

Ou plutôt des *écrivains du temps*.

L'un d'eux (Z.) me signale une formule lapidaire du *Journal* de Kafka : « *Uniformité. Histoire.* »

Joyce-Ulysse-Stephen ajoute : « *L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de me réveiller.* »

Breton : « *L'histoire tombe dehors comme la neige.* »

Vision de *The Dead*, évidemment, dernière nouvelle des *Dubliners*.

Je suis seul, moi aussi, debout à la fenêtre, et je fais joyeusement face à la terreur de cette neige qui tombe depuis ce matin sur les Balkans, très loin au sud-est, et même et surtout face à la terreur de voir cette neige envahir la vie de ceux qui me seront chers, car moi, personnellement, Alexandre Gambler, *j'en fais des boules*.

Et puis la belle Jen Yu, forcément, toujours là (toujours *maintenant* serait plus exact) pour me rassurer, qui me dit en souriant sur la plage du Ruisseau : « Vous les occidentaux vous dites que vous ne pouvez pas vous baigner deux fois dans le même fleuve. Nous, nous disons qu'un fleuve ne peut pas baigner deux fois le même homme. »

*

L'histoire du XXème siècle tout entière, mais aussi celle des cinq dernières années, ont largement montré, en Europe comme dans d'autres sociétés post-hitlériennes, que les concepts de « République » et de « Nation » (« *la République est de retour* »), tout comme celui, d'ailleurs, à un autre niveau, d'éventuelles « *Hautes Autorités indépendantes* », virtuelles ou pas, loin d'être périmés, sont appelés à un grand avenir.

Un avenir dont je ne veux pas.

Je ne tiens ni à vivre ni à périr pour la République panoptique mondiale du XXIème siècle et ses principes désormais manifestes : « *ségrégation, secret, surveillance, manipulation* » (Z.) ; et encore moins pour la Nation, qu'on la dise « grande », « accueillante » ou « cadre »⁵ ou qu'elle éructe les principes du prétendu « *droit du sang* » ou du prétendu « *droit du sol* » à seule fin de justifier l'impénétrabilité relative de ses frontières, ou plutôt l'organisation légale de l'exploitation de ses esclaves clandestins.

Je ne donne ma confiance ni aux « *parlementaires* », si charmants, sympathiques et désarmés soient-ils parfois, qui ont montré depuis bien plus loin que le 18 Brumaire, sous d'innombrables variantes, que le parlementarisme ou « *la république bourgeoise n'est que le despotisme absolu d'une classe sur les autres classes* », ni aux « *Hautes autorités indépendantes* », qu'elles soient chargées de « *définir les indispensables de l'Education* », de « *lutter contre les discriminations sociales et raciales* » ou « *d'administrer les zones de conflit* », comme par exemple Srebrenica, Sarajevo, la Bosnie entière ou le Kosovo, qui auront eu le malheur de se voir placées sous la responsabilité de diverses « *coalitions internationales* » (« *autorités indépendantes* » dont on finit parfois par miracle par se demander de *qui* elles seraient censées l'être), ni d'ailleurs à la plupart de nos députés-maires et conseils municipaux de toutes tendances officielles, pris en tenaille qu'ils sont en général entre leur incompréhensible obstination à se faire *aimer* de leurs administrés et leur résolution sans faille à ne faire obstacle *en rien* aux somptueux achèvements du nihilisme planétaire à l'heure de sa catastrophe « *dépense* ».

*

⁵ « *Nation cadre* » : pseudo-concept à la mode dans les commissions parlementaires pour désigner le commandement national de « forces d'interventions » internationales de nature militaire.

Le programme de la République panoptique mondiale, qui est la véritable cause en France de ces émeutes de novembre 2005, comme il avait été la cause de celles d'octobre 1995, et comme il ambitionne visiblement celle des émeutes de décembre 2015, tient finalement en peu de mots : Economisme, scientisme, biologisme, racisme, fascisme, militarisme et eugénisme. Ceux qui en douteraient encore devraient prendre enfin bonne note des phénomènes suivants :

Economisme : la prééminence désormais explicitement revendiquée (du FMI à la mairie de Gardanne, de la Banque mondiale à l'ANPE de Saint-Denis, de l'OMC au Rectorat de Créteil) des « *considérations macro-économiques* » sur toutes les « *questions écologiques, culturelles, sociales ou politiques* ».

Scientisme : La dévalorisation systématique de la pensée méditante, au profit de la rationalité la plus étriquée (« *les principales opérations mathématiques* »), y compris en philosophie dans ce qu'on appelle encore pompeusement aujourd'hui « *l'histoire des idées* ».

Biologisme : L'installation dans la croyance au déterminisme génétique, médical ou/et social le plus ignoble et le recours à cette nouvelle forme d'obscurantisme pour l'explication, en première ligne, de tous les phénomènes politiques, du style : « *Les jeunes des banlieues ne disposent pas d'un cerveau structuré* », alors même qu'il n'est pas certain qu'un « *cerveau structuré* » soit le meilleur avenir dont nous puissions rêver pour l'humanité ; ou de tous les phénomènes de la création ou de la destruction, du style « *Tous les grands artistes sont de grands névrosés* » ou « *Toutes les émeutes sont d'intolérables manifestations de rejet de l'ordre multimédiatique* » alors même que tout prouve le contraire...

Racisme : la ségrégation partout assumée, en général à travers « *l'aménagement du territoire* », comme principe de base de « *l'économie politique* », avec pour instruments les principes fallacieux d'« *intégration* » et d'« *assimilation* » qui, outre qu'ils permettent aux sociétés post-hitlériennes de singer « *l'ouverture sur le monde* », ont pour fonction d'homogénéiser au mieux les populations vivant derrière la même frontière absurde, qu'elle soit celle de la « *nation* », ou celle des « *quartiers riches* », des « *quartiers pauvres* », ou encore celle de la banlieue planétaire plutôt riche ou de la banlieue planétaire plutôt pauvre.

(Et pourtant, allez les voir, tous les quartiers, toutes les banlieues de ce monde en guerre sont également misérables, *au degré de grandeur et de perfection près.*)

Fascisme : le recours, en novembre 2005, à une « *loi d'exception datant de la guerre d'Algérie* », pour répondre à des émeutes dont les média nationalistes ou pas, étrangers ou pas, se complaisent la plupart du temps à souligner qu'ils sont « *essentiellement d'origine arabe ou africaine* », et l'apparition donc parfaitement légale, en France (et même encouragée, « *comme au Canada* ») de « *milices* », sous la responsabilité des maires, chargées de « *veiller elles aussi sur l'ordre républicain* », milices pour l'instant « *armées de caméras, de téléphones portables et de torches pouvant servir de matraques* », et « *strictement encadrés par des personnels de police* », en attendant mieux.

Militarisme : dont le symptôme paradoxal le plus avéré (en France) est la professionnalisation de l'Armée, entamée il y a 10 ans, rendue « *nécessaire* » parce que, comme le déclaraient très explicitement un syndicat hypermoderne et un non moins hypermoderne hebdomadaire économique : « *le Mur de Berlin tombé, la Guerre froide a pris fin, relativisant la nécessité d'une mobilisation en masse. À quoi servait-il alors de dépenser 14 milliards d'euros pour maintenir un service national qui ne répondait plus à aucune utilité stratégique ou militaire, les ennemis de la France n'étant plus à ses frontières, mais disséminés loin du sanctuaire national?* »

Mais nous pourrions parler aussi du « *service civil obligatoire* » et du prémonitoire plan « *Défense deuxième chance* » mis au point par notre actuelle ministre de la Défense quelques mois auparavant. Prémonitoire aussi parce que pour 20.000 jeunes de 18 à 23 ans chaque année, parmi ceux qui « *connaîtraient des difficultés d'insertion* » à la suite d'un séjour trop prolongé dans l'Éducation nationale post-Fillon mais auraient la chance d'être « *repérés pendant la journée d'appel et de préparation à la défense* », l'Armée leur proposerait « *une formation de 6 mois à un an* » comprenant « *un apprentissage des règles de la vie en société, un rappel des principaux acquis scolaires* » (lire, écrire, les « *principales opérations mathématiques* »...) et, cerise sur le gâteau, cette formation serait « *sanctionnée par un diplôme pouvant servir pour l'obtention du CAP* ».

20.000 jeunes « *repérés, formés et réinsérés* » chaque année ? Le Diable est trop bon !

Eugénisme : le clonage humain « *à des fins thérapeutiques* » est autorisé dans plusieurs pays, dont la Grande-Bretagne et la Corée du sud, depuis 2000. Gageons que la définition de l'adjectif « *thérapeutique* » connaîtra d'aussi subtiles évolutions dans les années à venir, en France comme ailleurs, que le terme « *structuré* » dans les années passées. En attendant, retenons que le célèbre

hebdomadaire *Time*, qui a du flair et sait que l'argent a une odeur, vient d'élire ce mois-ci « *Snuppy* » meilleure invention de l'année. Pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, « *Snuppy* » est un lévrier afghan « *cloné par une équipe de 45 personnes dirigée par le professeur Woo Suk Hwang* ». Cette sympathique information (tous les lévriers afghans sont sympathiques par définition, comme peut sans doute aussi le confirmer le sympathique président afghan Hamid Karzaï, ancien employé de la société américano-saoudienne *Unocal*) fournie par Reuters dans la rubrique « *nouvelles insolites* » sert principalement à faire passer à peu près inaperçue l'information suivante : « *La Corée du Sud a inauguré le mois dernier un ambitieux centre mondial pour le stockage de cellules souches et la recherche. Il fait partie d'un vaste programme qui vise à affirmer le rôle de premier plan du pays dans la recherche sur le clonage embryonnaire.* » Gageons encore que ce centre mondial sera, dans la décennie à venir, utilisé au mieux de ses capacités techniques, et bientôt imité par ses confrères européens, si ce n'est déjà fait.

Bref, ce programme — dont la réalisation est à cette heure largement entamée — je suis dépassé, soit, mais lucide — est fait pour nous déplaire.

Il n'est que l'aboutissement d'un long *processus*.

Celui de la destruction, de la dévastation et de l'expropriation programmées du langage.

N'ayant aucune sympathie pour aucun type de terrorisme ou d'anti-terrorisme, ni virtuel, ni réel, ni barbu, ni glabre, ni de gauche, ni de droite, ni d'Etat, ni de groupuscule, et n'ayant jusqu'ici pas les moyens de nous opposer concrètement à ce programme, en Europe en tout cas, les membres de Barataria se contenteront pour l'instant, comme d'illustres prédécesseurs à leurs débuts, d'évoluer et d'agir *dans le seul langage*.

« *L'automne, déjà ! Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, —loin des gens qui meurent sur les saisons.*

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. Ah ! Les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié ! Elle ne finira donc point, cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts et qui seront jugés ! Je me revois la peau rongée par la boue et la peste, des vers pleins les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation ! J'exècre la misère. »

Nous nous proposons simplement de créer par le langage et par nos dérives orientées UN LIBRE ESPACE POUR LE JEU DU TEMPS.

« *La voie du saint homme est d'agir sans lutter.* »

Alexandre Gambler

